

Prostitution, les nouveaux enjeux de la prévention : clients, sexisme, pornographie



Actes de la Journée de formation

organisée par la délégation des Hauts de Seine du
Mouvement du Nid

Le mercredi 12 octobre 2005 de 8 h 45 à 17 h 00

Salle de conférence – Conseil Général des Hauts de Seine
2 / 16 bd Soufflot, 92000 Nanterre

Participation gratuite



Association agissant sur les causes et conséquences de la prostitution

Mouvement du Nid – Délégation des Hauts de Seine
BP 84 – 92243 Malakoff Cedex – Tél. : 01 46 36 75 62

SOMMAIRE



◆ OUVERTURE DE LA JOURNEE	page 2
Mme Hesse Germain , Directrice Générale adjointe du Pôle solidarités, Conseil Général des Hauts-de-Seine. Mr Jacques Hamon , Délégué départemental, Délégation des Hauts-de-Seine du Mouvement du Nid.	
◆ L’HOMME EN QUESTION : ON NE NAIT PAS CLIENT, ON LE DEVIENT	page 5
Mr Saïd Bouamama , Sociologue, IFAR.	
◆ EXISTE-T-IL UN BESOIN SEXUEL ?	page 13
Mr Philippe Brenot , Psychiatre et anthropologue, Directeur au DIU de sexologie à l’Université de Paris-5.	
◆ LES EFFETS DE LA PORNOGRAPHIE SUR LES ADOLESCENTS	page 20
Mme Marie Choquet , Directrice de recherche Inserm.	
◆ FILLES-GARÇONS : QUELLE SOCIALISATION ?	page 26
Mme Christine Laouénan , Journaliste santé-société, spécialiste de la violence auprès des jeunes. Mme Claudine Legardinier , Journaliste société, spécialiste de la prostitution.	
◆ L’EXPOSITION « L’HOMME EN QUESTION », UN NOUVEL OUTIL POUR L’EDUCATION RELATIONNELLE ET SEXUELLE AUPRES DES JEUNES	page 33
Mme Patricia Cresta - Aka , Chargée de mission Mouvement du Nid.	
◆ LA PREVENTION DES CONDUITES SEXISTES AUPRES DES JEUNES	page 35
Mme Françoise Mouret , Conseil technique, Direction PMI-PE, Conseil général des Hauts de Seine. Mme Félicie Royaux , Educatrice spécialisée, Conseillère conjugale et familiale, CODES 92. Mme Emmanuelle Piet , responsable de la planification familiale Direction de l’enfance et de la famille du département de Seine Saint-Denis, Présidente du Collectif féministe contre le viol. Mr Bernard Bétrémieux , Association Je, Tu, Il. Mme Béatrice Louillet , Chargée de développement, UFCS.	
◆ CONSTRUIRE SA VIE RELATIONNELLE	page 49
Mme Isabelle Nazare-Aga , Psychothérapeute.	
◆ LA PREVENTION DES EFFETS DE LA PORNOGRAPHIE SUR LES ADOLESCENTS. L’ EDUCATION A L’ IMAGE EST-ELLE UNE REPONSE ?	page 64
Mr François Laboulais , Chargé de mission, CEMEA.	

OUVERTURE DE LA JOURNEE

Mme Hesse Germain,
Directrice Générale adjointe du Pôle solidarités, Conseil
Général des Hauts-de-Seine.

Mr Jacques Hamon, Délégué départemental,
Délégation des Hauts-de-Seine du Mouvement du Nid.



Je suis très heureuse d'accueillir le Mouvement du Nid pour une nouvelle journée de réflexion. Il y a deux ans, une journée très intéressante sur la prostitution des jeunes nous réunissait déjà.

Nous soutenons en effet depuis plusieurs années le Mouvement du Nid dans son travail de lutte contre la prostitution et pour la prévention des conduites à risques dans ce domaine.

Le travail de sensibilisation de l'association dans les établissements scolaires est important et apporte une réponse à un fait de société, sinon nouveau, dont on commence du moins à parler.

Le Mouvement du Nid nous apporte aujourd'hui une réflexion originale sur ce qui se joue dans la relation entre le client et la personne qui se prostitue. Cela n'avait jamais été exploré avant l'importante enquête que l'association a menée et qui a déjà rencontré un écho médiatique. A nous, cela va permettre de mieux ajuster nos procédures de prévention ou de traitement de ces situations.

Je regrette de ne pouvoir rester toute la journée mais le Pôle Solidarités sera représenté aujourd'hui par Mme Gagnard et M. Roucher.

Merci de votre présence, de votre assiduité, de vos réflexions. Nous en tirerons le meilleur.

Bonne journée à tous. Le Conseil général est heureux de vous accueillir.



Mesdames et Messieurs, au nom de toute l'équipe de la délégation du Mouvement du Nid des Hauts-de-Seine, je vous souhaite la bienvenue à cette journée.

Aujourd'hui, nous allons aborder certaines questions qui touchent toutes aux relations entre les filles et les garçons, un domaine qui est au cœur des pratiques professionnelles de la plupart d'entre vous.

Nous tenons d'abord à remercier Mr Jean-Paul Dova, Vice président du Conseil général, pour son soutien dans l'organisation de cette journée. Mme Catherine Hesse-Germain, Directrice Générale adjointe du Pôle solidarités, et son équipe. Mme Françoise Gagnard, Déléguée territoriale, pour son précieux conseil, merci, et l'équipe technique de ces lieux.

Nous remercions également Mr le Préfet qui a apporté son parrainage pour cette journée.

Merci à vous tous qui êtes présents aujourd'hui pour mieux comprendre les enjeux de cette prévention, pour apporter vos expériences et pour susciter des pistes de travail.

Nous avons essayé de rendre cette journée la plus performante possible. Notre objectif est de vous rendre service. Notre volonté est de participer, avec nos modestes moyens, avec vous professionnels, à la prévention des conduites à risques dans le département des Hauts-de-Seine.

Nous savons toute l'importance du travail en réseau, et vous représentez tous ici de nombreuses structures. Nous espérons donc que vous serez les porte-paroles de nos réflexions d'aujourd'hui.

Vous en conviendrez, j'en suis sûr, chacun, associations, services, collectivités, nous avons un rôle à jouer dans la protection des personnes, de l'enfance, de la jeunesse, dans la lutte contre les exclusions et les violences.

Nous sommes tous, à un moment ou à un autre, face à des cas complexes, à des réponses à apporter qui ne sont pas forcément évidentes.

Conformément aux objectifs du Mouvement du Nid, nous avons souhaité poursuivre à travers cette journée, l'interrogation et l'approfondissement de la question de la prévention.

Vous connaissez tous l'objet de notre association : l'accompagnement des personnes prostituées vers la réinsertion, la prévention de la prostitution et des conduites sexuelles à risques auprès des jeunes, et la formation des acteurs sociaux.

Quel que soit l'âge et le milieu social règne l'idée que les garçons auraient une nature telle qu'ils résistent mal au désir que peut leur inspirer une fille

Cette volonté d'agir en profondeur sur le fait social qu'est la prostitution, nous voulons la faire comprendre au plus grand nombre de professionnels de notre département, de l'action médico-sociale, éducative et judiciaire, car on ne peut pas isoler le risque prostitutionnel des autres problèmes de la société.

Comment éviter par exemple une sexualité marchande y compris chez les jeunes ? Comment transformer les relations entre les hommes et les femmes ? En effet, les socialisations féminines et masculines en matière de sexualité sont certainement celles qui ont le moins évoluées, comparé à l'accès à l'éducation, aux filières professionnelles, techniques et autres.

Autre conviction pour nous : on ne peut pas s'intéresser à la personne victime de violences sans se poser la question de l'auteur de ces violences.

C'est en partie pour ces raisons que le Mouvement du Nid a réalisé la première enquête sur le client de la prostitution, ce sera l'objet d'une conférence ce matin. Nous avons là, pour la première fois, des paroles d'hommes qui sont ou qui ont été clients de personnes prostituées ; qui nous ont dit pourquoi et comment ils le sont devenus, et ce que cela leur a apporté ou non.

Nous nous posons donc aussi la question du 'besoin' sexuel. En effet, quel que soit l'âge et le milieu social règne l'idée que les garçons auraient une nature telle qu'ils résistent mal au désir que peut leur inspirer une fille.

Mr P. Brenot, psychiatre et sexologue, va lever dans son intervention quelques idées reçues sur le ‘besoin’ sexuel ‘irrépressible’ des hommes, et sur les arguments avancés dans ce domaine pour justifier la prostitution.

Mme Marie Choquet, Directrice de recherche à l’Inserm, va nous présenter les résultats de l’enquête sur les effets de la pornographie chez les adolescents. Et l’on sait que beaucoup parmi vous s’interrogent sur le fait qu’elle devient une norme sexuelle pour bien des jeunes utilisateurs.

Nous terminerons la matinée par une réflexion sur la socialisation des filles et des garçons, car les enjeux sont nombreux dans l’éducation à la vie relationnelle et sexuelle des jeunes, ainsi que pour la prévention des conduites sexistes.

Cet après-midi, nous nous retrouverons en atelier pour débattre des thèmes que nous aurons abordés ce matin. Nous avons prévu des temps plus longs et espérons que cela répondra au souhait généralement formulé au cours de nos colloques d’avoir du temps pour approfondir.

Nous avons la chance d’avoir pour cette journée 12 intervenants qui mettront leurs compétences au service de notre désir d’apprendre ; nos pratiques professionnelles s’en trouveront, je l’espère, enrichies.

Il n’y aura pas de conclusion, c’est vous qui ferez le bilan de cette journée en remplissant une fiche d’appréciation à la fin de chaque atelier. Nous comptons sur vous pour fixer nos perspectives futures et pour nous aider à mieux travailler en réseau dans les années à venir.

Merci donc d’être présents parmi nous et je vous souhaite donc une bonne journée et bon travail.



L'HOMME EN QUESTION : ON NE NAIT PAS CLIENT, ON LE DEVIENT

Mr Saïd Bouamama, Sociologue, IFAR (Lille).
Auteur de l'enquête du Mouvement du Nid **L'homme en question : le processus du devenir client de la prostitution.**



Faire une enquête sur les clients de la prostitution n'a pas été simple. Pendant des années, des décennies, il y a eu un consensus non avoué, non explicite, pour se taire sur cet acteur du système prostitutionnel.

On a parlé des prostituées, des trajectoires prostitutionnelles, des traumatismes enfantins liés à la prostitution, des événements sociaux, des trafics d'êtres humains ; on a parlé des proxénètes mais il y avait un silence des politiques, des chercheurs, du monde médiatique, de l'opinion publique, sur les clients.

Et pourtant, le client est, quantitativement, l'acteur le plus important.

Lorsqu'un sujet social ne s'intéresse qu'à l'offre et pas à la demande, il y a toujours des mécanismes de domination

Considérer que la prostitution est liée à l'offre de prostitution, c'est considérer les personnes prostituées, et comme elles sont majoritairement féminines, et comme les hommes prostitués sont féminisés, c'est considérer les femmes comme responsables du système prostitutionnel.

Il fallait donc aller un peu plus loin.

Nous avons interviewé une centaine d'hommes clients. La majorité d'entre eux se sont présentés suite à des petites annonces, ce qui indique qu'il y a, pour une partie de ces hommes, un besoin de parler de ces situations.
Je vais donc vous présenter quelques unes de nos conclusions.

Nous voulions savoir si nous pouvions repérer une catégorie à part d'hommes clients, rassurante sur les hommes de notre entourage, nos pères, nos fils et autres, et bien non. L'homme que nous avons rencontré est un homme ordinaire, correspondant à la diversité des hommes de notre société.

Toutes les tranches d'âge sont représentées, de l'adolescence à un âge très avancé, avec une majorité d'hommes entre 30 et 50 ans. Ce qui veut dire, sans prétendre à la représentativité statistique, en pleine force de l'âge social, au moment où l'on travaille, où l'on a des enfants, des responsabilités familiales. Ce n'est pas une minorité de personnes âgées, une minorité de jeunes qui iraient vers le clientélisme pour se former, c'est l'homme moyen de notre société.

Toutes les situations matrimoniales sont représentées, du couple, marié ou non, familles recomposées, célibataires, divorcés, veufs. La proportion de ceux qui ont vécu ou vivent actuellement en couple est de 70% des hommes qui se sont présentés spontanément. L'idée courante de réduire les clients à de grands isolés affectifs et sexuels, pour lesquels il faudrait

absolument des prostituées, est donc fausse, puisque 70% des hommes interviewés ont eu, ou ont actuellement, une vie de couple durable.

52% des personnes qui sont venues nous raconter leurs trajectoires de clients, sont pères. La parentalité ne protège donc pas du clientélisme prostitutionnel.

Nous n'avons pas noté de différence entre la ville et la campagne, mais le lieu de consommation pour les gens de la campagne est fréquemment la ville.

Toutes les professions sont représentées avec une sur-représentation des couches moyennes, enseignants, travailleurs sociaux, cadres, etc. On aurait pu penser que les milieux populaires sont protégés, et bien non. L'argent est un frein mais l'idée d'être client existe, indépendamment de la catégorie sociale.

La prostitution de rue reste majoritaire mais 40% des clients qui se sont présentés spontanément, cumulent plusieurs formes de prostitution. Ce qui nous amène à regarder avec toujours plus de méfiance tous les discours qui se contentent de réprimer la prostitution la plus visible.

L'idée courante de réduire les clients à de grands isolés affectifs et sexuels est fausse

Que nous disent-ils ces hommes ? D'abord un discours sur l'enfance, décrit sous le vocable de difficultés tournant autour de l'estime et de l'image de soi.

Ils décrivent une impossibilité de s'autovaloriser ou d'être valorisés par les autres. Cela pose la question, pour les nouvelles générations, des espaces, des occasions par lesquels on peut faire l'expérience d'une image positive de soi, reconnue socialement.

La principale cause invoquée est la timidité. Ce terme est employé de façon massive par les clients que nous avons rencontrés. Ce qui devrait nous amener à une plus grande vigilance, en terme de prévention, lorsque nous avons affaire à des jeunes timides. Nous renvoyons trop souvent à la nature, aux différences entre les sexes, aux personnalités. Non, ce sont des constructions sociales, des constructions de trajectoires et en terme de prévention, nous avons sans doute à le prendre en compte de manière un peu plus forte.

La timidité, l'idée que l'on n'arrivera pas à être à la hauteur, que l'on ne peut pas plaire tel que l'on est, le doute sur soi est particulièrement important dans le discours de ces clients. Ils insistent sur 4 éléments concernant l'image de soi :

- ils ne s'aiment pas, certains décrivent qu'ils n'ont pas été aimés
- la faible présence des parents et en particulier du père, est soulignée par ces hommes
- l'absence de tendresse et d'affection dans le vécu enfantin
- l'isolement au cours de l'enfance et de l'adolescence.

Ce sont des discours des clients sur eux-mêmes, il y a donc à la fois du réel et de l'auto justification, bien entendu. Mais ces justifications sont un élément de compréhension.

A l'adolescence, nous avons une seconde grande dimension qui apparaît : les socialisations féminines et masculines restent sous la forme de l'apartheid.

Au moment où certains remettent en cause la mixité, les hommes que nous avons rencontrés souffrent, au contraire, d'une mixité insuffisante. Pour les plus jeunes des clients rencontrés, l'idée est celle d'une juxtaposition des sexes, beaucoup plus qu'une réelle mixité des loisirs, des espaces temps, etc.

On peut dire que cela est naturel, on peut dire aussi que nos sociétés n'ont pas encore remis en cause les socialisations différenciées des garçons et des filles. Les clients sont un bon révélateur de cette hypothèse, de la manière différenciée dont nous éduquons nos garçons et nos filles.

Nos sociétés n'ont pas encore remis en cause les socialisations différenciées des garçons et des filles

Troisième idée clé sur laquelle je voudrais insister, même si les clients ne le disent pas comme ça : la majorité d'entre eux décrivent une hantise de la normalité masculine.

Cela nous interroge tous sur le modèle social dominant de normalité masculine qui devient une injonction à un certain nombre d'actes, de comportements, en dehors desquels on se sent mal, malheureux, pas à la hauteur, non reconnus par ses pairs.

Le discours sur la première fois en tant que client en est un exemple. En majorité, ils disent avoir été rassurés sur leur normalité : « c'est une épreuve et j'ai passé le cap, j'ai franchi le pas, je suis normal ». Il y a toute une série de termes comme ceux-là qui sont employés.

Il y a bien cette idée que la normalité ne va pas sans le passage à l'acte sexuel, parfois très jeune. Par conséquent, si je n'ai pas pu avoir un rapport sexuel, le clientélisme prostitutionnel, c'est ma manière d'être normal.

La prostitution comme apprentissage, cette vieille idée qui circule encore largement est présente dans le discours des clients. Et ce discours sur la prostitution formatrice reflète bien cette hantise de la normalité.

Mais à quoi veulent-ils se former ces hommes ? C'est l'idée de performance qui ressort. L'idée d'un savoir faire technique. Une conception de la sexualité, comme dans la pornographie, qui est réduite à un acte technique.

Un des clients nous disait, parlant de ses souvenirs d'éducation sexuelle à l'école, « j'ai une connaissance biologiste de la femme, du corps de la femme ».

On voit bien comment une certaine conception de la sexualité va nous renvoyer à une réduction à une machine, un objet, une marchandise, un corps. Une conception de l'amour et de la sexualité cantonnée dans une dimension physique.

Le discours sur la formation est très clair : si l'on peut être formé, c'est technique. Ce n'est pas une découverte, une rencontre, une expérience commune.

Il y a des points communs entre prostitution et pornographie

Le discours sur la normalité apparaît aussi lorsqu'ils nous parlent de la pornographie. 65% des hommes qui sont venus nous rencontrer ont consommé de la pornographie avant de devenir client. Pour un certain nombre d'entre eux, ils font un lien explicite. Pour d'autres, la pornographie a été un moment du processus du devenir client.

Il faut interroger le discours, le message des produits pornographiques. Et il y a des points communs entre prostitution et pornographie. Dans les deux cas, c'est une consommation majoritairement masculine. Et ce n'est pas un hasard.

Le modèle dominant est celui de la soumission désirée par la femme. Il y a dissociation entre le physique et l'affectif. Et c'est un acte sexuel centré autour du plaisir masculin et non pas du plaisir mutuel.

On comprend mieux, sans pouvoir tirer de conclusion définitive, ni affirmer de causalité, les liens possibles avec la dégradation des relations garçons-filles. Sans en arriver au viol, on comprend mieux comment cela peut légitimer un rapport plus violent aux filles, aux femmes, si c'est autour de cela que l'on se construit.

Ce discours pornographique est véhiculé par la pornographie elle-même mais aussi par la télévision, Internet, certains magazines, des publicités.

Souvenez-vous, par exemple, d'une publicité récente pour un parfum où l'on voyait une femme dire à son homme « si tu m'offres ce parfum, je te fais la fête ce soir ».

C'est du discours pornographique, avec de l'échange, de l'inégalité, un objet de transaction.

Ils sont en très grande majorité persuadés qu'une femme et un homme n'ont pas la même sexualité

La normalité se retrouve aussi dans le discours des clients sur le mode d'entrée dans le clientélisme prostitutionnel. Pour la majorité d'entre eux, on y entre collectivement.

Les groupes de pairs cités sont : l'armée, il faut espérer qu'avec la fin du service militaire cela diminue, le sport, les amis, le travail, quelle que soit la profession. Donc, le clientélisme fait partie de la normalité masculine que l'on en parle ou non, que l'on passe à l'acte ou non.

Les clients nous disent que c'est incontournable, indispensable socialement, parce que les hommes ont des besoins sexuels irrépessibles, nécessitant une satisfaction immédiate. Les femmes, elles, auraient une sexualité fondamentalement différente, avec des besoins moindres.

Par conséquent, même lorsque le couple fonctionne bien, ces hommes ne peuvent être satisfaits puisque leurs besoins sont irrépessibles, à satisfaction immédiate et quantitativement plus important. Et je rappelle ici que la majorité des clients rencontrés, 70%, ont vécu ou vivent actuellement un couple durable.

On voit bien comment une création sociale, ici l'idée que les besoins sexuels des hommes et des femmes seraient différents, ce n'est pas une donnée scientifique mais une production sociale basée sur l'inégalité hommes-femmes, marque filles comme garçons dans nos sociétés.

On voit bien comment, ensuite, cela légitime le passage à une pratique telle que le clientélisme prostitutionnel.

Ces deux images de la sexualité ont été massives dans les discours des clients. Ils sont en très grande majorité, persuadés qu'une femme et un homme n'ont pas la même sexualité et que la différence se pose sur « je ne peux pas me retenir », autrement dit la frustration impossible.

Ceci nous amène à nous interroger sur la manière dont nous éduquons nos petits garçons et petites filles dans le rapport à la frustration.

Avons-nous le même rapport à la frustration avec nos garçons et nos filles ou avons-nous intériorisé cette idée de la différence des sexes, de sorte que nous pouvons céder un peu plus facilement aux garçons qu'aux filles ?

Cela fait partie des restes de patriarcat de notre société, qui par définition, pose qu'il n'y a pas le même rapport aux droits, à l'espace public et à la frustration, pour filles et pour garçons.

Le clientélisme prostitutionnel, l'un des résultats des socialisations sexuées dans nos sociétés

Je voudrais enfin souligner les contradictions de ces hommes. En effet, 71% d'entre eux soulignent qu'il n'y a pas de plaisir dans le clientélisme prostitutionnel.

D'abord, ils disent que les prostituées ne sont pas compréhensives. Elles pourraient prendre un peu plus de temps, être un peu plus douces, parler un peu plus avant de passer à l'acte

sexuel. Autrement dit, on a des clients qui achètent du sexe et qui demandent de la relation affective !

On peut considérer qu'ils nous mentent, ou bien qu'ils sont enfermés dans une certaine image de la masculinité. Le non plaisir n'est pas attribué au système prostitutionnel mais au fait, par exemple, de ne pas avoir trouvé la bonne, et par conséquent il faut chercher encore, ou il est attribué au fait de ne pas être en forme, et par conséquent il faut revenir à un moment où on le sera. C'est un cercle vicieux.

71% des personnes rencontrées soulignent qu'il n'y a pas de plaisir dans le clientélisme prostitutionnel

Une majorité des clients interviewés décrivent donc qu'ils mentent à leurs pairs sur cette dimension du plaisir. Lorsqu'ils en parlent avec leurs collègues, ils disent que c'était extraordinaire. Nous sommes à nouveau dans la normalité : avouer ne pas avoir de plaisir, c'est renvoyer au fait de ne pas être assez bon.

Il y a donc une image totalitaire de la normalité masculine, qui est d'une violence extrême, non seulement pour les femmes, qui en sont victimes dans la prostitution et dans la vie quotidienne, mais aussi pour les hommes. Ils sont victimes d'une violence dans la définition sociale de la normalité masculine.

L'alcool accompagne très souvent le fait d'être client. Ils associent à la prise d'alcool, la performance, l'énergie, le courage, la force. Il y a donc un imaginaire masculin reliant alcoolisme, sexualité, violence, virilité.

Nous avons donc intérêt à ne pas prendre le clientélisme comme un fait à part, mais à le considérer comme l'un des résultats des socialisations sexuées dans nos sociétés.

L'ambiance est décrite comme excitante. C'est contradictoire avec le discours sur les besoins sexuels irrépressibles, à satisfaction immédiate, puisqu'il faut passer par des contextes d'ambiance pour pouvoir être excité et y aller.

Je terminerais sur ce que nous avons appelé les déterminants du devenir client. Je ne parle pas de causes mais de déterminants. Il n'y a rien d'automatique. Un même homme peut donc recouvrir plusieurs de ces déterminants.

Nous avons rencontré 5 types de facteurs explicatifs ou justifications, selon que l'on prend la parole du client comme décrivant le réel ou s'auto justifiant :

- les isolés affectifs et sexuels. Ils se comprennent comme client en raison de leur isolement affectif et sexuel

- les acheteurs de marchandises. Ils parlent de la femme comme d'un objet et décrivent leur rapport aux femmes comme une consommation. Certains expliquent d'ailleurs ne pas vivre en couple parce que cela coûte trop cher

- les allergiques à l'engagement. C'est trop compliqué que d'avoir une vie de couple. Avec une prostituée, c'est simple, on ne s'engage à rien

- les décalés de l'égalité. Ce sont ceux qui ne supportent pas les nouvelles attitudes des femmes. Ils ont un discours nostalgique sur la période où il y avait des repères clairs c'est-à-dire, pour eux, quand l'homme travaillait et dominait

- les compulsifs de la sexualité. Ils parlent du clientélisme prostitutionnel comme de la toxicomanie. Avec le même vocabulaire. Je pense à ce client nous disant « quand allez-vous ouvrir des post cures » ou d'autres utilisant des termes comme « accros », « maladie ». C'est une minorité mais qui montre bien qu'un clientélisme prostitutionnel durable peut entraîner une dépendance.

Et, si ce n'est pas la cause initiale, ce peut être une cause productrice.

Le chemin vers l'abolition du système prostitutionnel passe par l'égalité entre hommes et femmes

En conclusion, il y a deux éléments qui pour moi sont des convictions profondes, et qui me semblent converger avec d'autres travaux qui existent par ailleurs :

- nous avons, dans le clientélisme prostitutionnel, un reflet de nos modèles éducatifs qui restent sexués et inégaux. Ce qui veut dire que le chemin vers l'abolition du système prostitutionnel passe par le chemin de l'égalité entre hommes et femmes et par la remise en cause des facteurs éducatifs qui produisent des inégalités.

- il est important, ensuite, de distinguer ce qui est de la production sociale et ce qui serait une différence biologique.

Dans le discours de ces hommes, comme dans un discours social beaucoup plus général, il y a l'idée d'une sexualité féminine et masculine fondamentalement différentes. Or, nous attribuons souvent à la nature des choses qui viennent de la société. C'est souvent une des manières de justifier la domination. Il faut questionner cela.

Merci.

QUESTIONS DE LA SALLE



Mr Philippe Brenot : *je suis psychiatre, sexologue, j'ai exercé en province pendant plus de 20 ans, j'y ai aidé 3 ou 4 prostituées mais très peu de clients.*

Je suis depuis 3 ans à Paris et j'ai beaucoup de clients de prostituées dans ma clientèle. J'ai aujourd'hui un exercice exclusif dans les troubles sexuels et les thérapies de couple. Je vois ces clients exactement dans le même cadre que pour les problèmes de pornographie. Je vois des couples dans lesquels les femmes sont extrêmement blessées car elles viennent de découvrir que leur mari utilise la prostitution, et la plupart du temps d'ailleurs bien avant qu'elles ne le connaissent, c'est quelque chose de très ancien, ou elles viennent de s'apercevoir, et sont effondrées, que leur mari regardent des cassettes porno.

Pour beaucoup on est dans des profils de phobie sociale. C'est très peu exploré, ce n'est pas un cadre freudien, mais cela correspond bien à des phobies sociales.

La timidité est très fortement corrélée avec les troubles sexuels à l'âge adulte. La consommation d'alcool d'une majorité de clients n'est effectivement pas un hasard car l'alcool est un anxiolytique qui réduit les troubles liés à la phobie sociale.

Mme Isabelle Nazare-Aga : *je suis psychothérapeute comportementaliste et cognitiviste, spécialisée justement dans le traitement des phobies sociales, anxiété sociale, mais ma question est d'un autre ordre. Les hommes vont-ils vraiment voir des prostituées parce que leurs femmes refusent certaines pratiques ? C'est ce que pensent beaucoup de gens.*

Mr Saïd Bouamama : cela fait partie du discours des clients mais il faut aller un peu plus loin. Et là, on retrouve les images classiques autour des femmes divisées en deux groupes, la maman et la putain.

Ils disent que leurs femmes refusent telle pratique mais en réalité, dans leur manière d'exprimer les choses, c'est inimaginable, pour eux, de le demander.

Il y a dans leur discours l'image d'une sexualité considérée comme sale mais vers laquelle ils sont attirés. La focalisation sur deux pratiques sexuelles, la fellation et la sodomie, s'articule avec un discours sur la domination. Ce n'est pas simplement une découverte sexuelle récente de nos sociétés, mais lorsqu'ils en parlent, il y a bien la notion de domination, d'un acte sexuel inégalitaire.

Il faut le relier à ce qui ne se parle pas dans le couple mais aussi plus globalement, à l'état de l'égalité hommes-femmes qui se traduit dans les pratiques sexuelles.

Une participante : *avez-vous évoqué la question des préservatifs et de la protection ?*

Mr Saïd Bouamama : à en croire les clients, tous se protègent. Mais il y a bien sûr la dimension de la justification dans le cadre d'une enquête qualitative, par entretien, en face à face.

Une participante : *je voudrais simplement souligner la présence importante de clips vidéos dans lesquels on voit des chanteurs entourés de femmes lascives, dansant autour d'eux, et à qui ils jettent des dollars. Je me demande, si j'étais proxénète, s'il n'y aurait pas un intérêt à payer ces chanteurs pour banaliser cette image des femmes soumises, sexualisées, à qui l'on jette de l'argent.*

Une participante : *avez-vous parlé de la proportion des clients qui ont été eux-mêmes victimes d'agressions sexuelles dans leur enfance ?*

Mr Saïd Bouamama : quelques uns nous ont parlé de maltraitance de cet ordre. L'échantillon n'est pas assez important pour en tirer des conclusions, c'est une enquête qualitative.

Une participante : vous parlez de client, de carrière, comment liez-vous l'économie psychique, subjective, à l'économie de marché, vous parlez en terme de marketing !

Mr Saïd Bouamama : je pense que nous sommes devant le manque de débat épistémologique dans les sciences sociales. Cela pose la question du mode d'appréhension des phénomènes sociaux et humains. Il y a deux grands modes d'approche, que je vais caricaturer car nous avons peu de temps :

- une première approche, dominante, considère qu'il y a des processus, des phénomènes, des caractéristiques qui sont essentiels, qui ont une essence. Il y aurait une essence féminine, maghrébine ou autre. Ces essences expliqueraient les différenciations, les inégalités dans nos sociétés.

- un second mode d'approche est de regarder d'abord s'il n'y a pas des gens qui en profitent et d'autres qui le paient ; s'il n'y a pas des dominés et des dominants ; si ce ne sont pas des constructions sociales.

Si l'on ne rentre pas dans ce débat, tout est justifiable. Aujourd'hui, concernant la prostitution, certains discours visent à ce qu'elle soit reconnue comme un travail, avec un droit du travail.

Personnellement, je pense que si l'on n'a pas questionné toutes les causes sociales, on ne peut pas conclure que ce serait une essence naturelle ni une différence normale.

Pour plus d'informations sur ce sujet

Le rapport complet de l'étude sur les clients de la prostitution « L'homme en question – le processus du devenir client de la prostitution », ainsi que les résultats de l'enquête d'opinion publique, peuvent être téléchargés sur le site du Mouvement du Nid ou être obtenus sur demande, par courriel, au Mouvement du Nid : nidnational@mouvementdunid.org



EXISTE-T-IL UN BESOIN SEXUEL ?

Mr Philippe Brenot, Psychiatre et anthropologue,
Directeur au DIU de sexologie à l'Université de Paris-5.



Je suis psychiatre et sexologue, de formation anthropologique, c'est pourquoi j'insisterais sur des notions liées à l'anthropologie et à l'« origine ». Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs du Mouvement du Nid que j'ai connus par la revue *Prostitution et société* et par quelqu'un qui m'était très proche et dont je voudrais rappeler la mémoire, Suzanne Képès, est disparue il y a quelques mois. Suzanne était une femme extraordinaire : gynécologue, elle a participé à la fondation du planning familial et à la popularisation de la contraception, militante, elle a contribué à la formation de beaucoup de mouvements de libération de la femme en France, psychosomaticienne, elle a fondé et dirigé l'enseignement de sexologie à l'Université Paris 13.

J'ai écrit à plusieurs reprises que le besoin sexuel n'existe pas, je vais vous montrer tout d'abord qu'il existe avant de vous dire comment et pourquoi il n'existe pas.

Le besoin sexuel existe-t-il ?

Pour savoir s'il existe, vous avez un moyen très simple, c'est même le seul. Vous tapez dans Google le mot « besoin sexuel ». Le besoin sexuel semble une notion largement utilisée puisque Google, en une recherche rapide de 0.24 secondes, nous donne 557 réponses. Apparemment ce besoin semble exister !

Je vais vous décrire ces réponses, pour en comprendre le sens. Les premières associent la solitude et le besoin sexuel. Les suivantes sont des interrogations féminines sur la nature du besoin sexuel, on lit par exemple dans un forum de discussion « j'aimerais savoir si le besoin sexuel est réellement plus important chez l'homme que chez la femme ». Viennent ensuite des réflexions de thérapeutes affirmant que le couple ne peut s'organiser autour du besoin sexuel, puis un article du Mouvement du Nid, avec un extrait de l'enquête de Mansson, effectuée en Suède en 77-84, concluant que la prostitution féminine dans la société suédoise faisait plutôt référence à la quête du pouvoir sexuel plutôt qu'à la satisfaction d'un besoin sexuel. On en comprend ici la relativité.

Viennent ensuite des articles de journaux témoignant de la condamnation par le pape de l'assouvissement du besoin sexuel dans le mariage. Puis un site réclamant la liberté des hommes d'assouvir leurs besoins sexuels en référence à la pensée de Wilhelm Reich. Certains discours justifiant cette notion de besoin sexuel sont quasiment des discours pervers, c'est-à-dire pratiquant le déni et ne relevant que les arguments satisfaisant un point de vue « utilitaire masculin ». Si vous cherchez dans l'œuvre de W.Reich, bien sûr vous allez trouver l'idée du besoin sexuel mais Reich, il faut le rappeler, avait une conception très particulière des relations intimes et a fini sa vie en prison ! Il vivait dans une sorte de harem, gourou, et imposait sa volonté polygame sur une société de femmes qui lui étaient toutes dévouées.

Suit la référence d'un ouvrage de Pierre Hanry, « *La révolution érotique* », paru en 1974, entièrement centré sur le besoin sexuel, sa nature, sa satisfaction, son rôle. C'est un peu ancien, disons-le !

Viennent ensuite des références à l'action de santé communautaire sur les prostituées « le besoin sexuel de ces hommes ne se limite pas à un acte sexuel mécanique ni à une satisfaction momentanée d'instincts primaires » ; il s'agit du manifeste Cabiria, qui semble trouver une justification affective au besoin sexuel masculin.

Puis un site très curieux qui a pour nom « Human Village » et affirme qu'il y a en chacun de nous un besoin sexuel, certes qui n'est pas du même ordre que le besoin de manger ou de dormir, mais qui est présent dès le plus jeune âge et qu'il faut satisfaire.

Viennent alors les convictions de la fondation Urantia, un site web prônant une conception tout à fait particulière sur l'évolution du mariage : « Né de la bisexualité, le mariage est la réaction humaine pour s'adapter à cette bisexualité, il est la base de toute l'évolution sociale, c'est la famille qui joue un rôle civilisateur ; l'instinct d'accouplement a existé bien avant ce que l'on appelle l' « amour » et il justifie le besoin sexuel masculin ».

Vient ensuite le mot *viol* dans le site des Pénélopes qui fait encore référence au besoin sexuel. Un article du « Québécois libre » sur les arguments féministes contre le libre exercice de la prostitution et la dénonciation du caractère irrépressible du besoin sexuel masculin. Je souligne cependant qu'environ la moitié des articles que l'on trouve sur le web sont tout de même centrés sur la dénonciation de cette idée toute faite de « besoin sexuel ».

La domination masculine a laissé des traces dans le vocabulaire

Les autres sites mentionnés véhiculent des arguments pervers d'hommes, ou d'organismes, qui tentent de justifier l'injustifiable. Deux articles sur l'hypersexualité de l'homme en rut comparé aux satyres de la mythologie ; c'est le musée de l'érotisme à Paris.

Ensuite le site de l'ambassade du Maroc en France parlant de la femme comme prisonnière de l'amour tandis que l'homme est soumis à son besoin sexuel et là c'est intéressant – je préside depuis 10 ans le Congrès Marocain de Sexologie – car dans des populations traditionnelles, la notion de besoin est complètement ancrée dans la pensée commune, on ne peut pas la discuter comme on le fait aujourd'hui en occident. Et c'est encore plus compliqué pour eux. L'homme est soumis à son besoin sexuel tandis que la femme aurait une plus grande capacité à contrôler et à dissimuler ses pulsions. Ces pauvres hommes, eux, ne peuvent malheureusement pas se contrôler !

Toujours sur le web, vous avez ensuite des sites canadiens, « le site des Rondes », c'est-à-dire des femmes bien en chair, qui incite les femmes à « draguer » car c'est une notion qui répond à un besoin sexuel, une façon de prendre une revanche sur les hommes (en assouvissant son besoin sexuel !) et d'inverser la situation de domination machiste. Enfin un site de massage, un site homosexuel qui nous décrit comment le besoin sexuel nous dépasse, etc.

Enfin quelque chose de très surprenant, sur le site *momes.net*, un forum sur l'amour donnant la parole aux ados, avec ce type de réflexion : « généralement, dit un jeune garçon, on aime une fille pour satisfaire notre besoin sexuel », confirmant le caractère très tenace de cette pseudo notion de « besoin sexuel », au delà des générations.

Je termine avec quelques sites de sexologie, corrects quant à cette idée de besoin/désir, et un pseudo dictionnaire qui admet qu'il existe un besoin sexuel.

Le besoin sexuel a bon dos mais il est intéressant de voir de quelle façon il est présent : un sondage dans la rue donnerait la même chose. Je crois que la majorité des gens pensent *qu'il existe un besoin sexuel*. Car ce « besoin sexuel » permet de justifier des comportements, des opinions, et, nous l'avons vu, Internet est aujourd'hui le moyen suprême de la confusion.

Que faire donc avec cette notion qui est utilisée par tous et qui semble une réalité dans notre société, puisqu'elle est comprise par tous, y compris dans le couple. Les femmes que je vois en consultation, sont extrêmement culpabilisées de ne pas satisfaire le besoin sexuel de leur mari ou de leur compagnon : « mais il a plus de besoin que moi ! ». Mais en général, je leur demande de m'expliquer ce qu'est ce besoin. Dans la prostitution enfin, vous le savez, c'est un argument fréquent pour justifier la demande.

Alors pour définir cet apparent besoin, on pourrait tout d'abord poser une question préalable : qu'est-ce qu'un besoin ?

Besoin est un vieux mot, il date du 11^e siècle (1050). A l'époque, « Etre bosoin » signifie « être nécessaire ». Ce mot contient surtout l'idée de donner des soins, d'être attentif auprès de quelqu'un, un côté maternage mais aussi dépendance. Dès le 13^{ème} siècle, et cela va rester à peu près stable jusqu'à aujourd'hui, *besoin* exprime l'idée de nécessité, d'exigence, née de la nature ou de la vie sociale.

A côté de *besoin*, il existe des notions proches. Le besoin est, par exemple, un faux jumeau du désir. En latin, *désir* signe une intention, ce qui n'est pas la même chose que le besoin, d'un côté une nécessité, de l'autre une intention. Mais *besoin* signe aussi une tendance irrésistible vers un objet, nous dit la psychanalyse. C'est alors la façon d'assumer cette pulsion qui reflètera la capacité du sujet désirant à assumer ses désirs.

Deux notions encore proches : « envie », synonyme de désir, c'est un terme plutôt populaire ; « exigence », se répartissant en exigences internes liées à nos déterminants psychiques, notre structure personnelle, ou externes, liées à l'environnement et, par exemple, des conditions extérieures impératives ; enfin il y a le « manque » qui renvoie à la construction du sujet, certains sur le mode de la complétude, d'autres sur le mode du manque.

Dans la prostitution, c'est un argument fréquent pour justifier la demande

Dans notre société occidentale, quel modèle le sujet a-t-il de l'amour ? Le modèle le plus répandu ressemble un peu à la dépendance infantile, c'est celui de l'amour manque. Rappelez vous *le Banquet* de Platon. Platon raconte comment sont convoqués des philosophes à ce banquet pour définir ce qu'est l'amour. Arrive Socrate qui définit ce que l'on appelle « l'amour manque » et en raconte l'histoire : l'humanité, à son début, était faite d'êtres à deux têtes et huit membres, quatre bras et quatre jambes, que le créateur a ensuite coupés en deux, réalisant la morphologie que nous nous connaissons, les deux bras et deux jambes des humains. Mais, de cette genèse reste la nostalgie de l'état antérieur qui fait à chaque « moitié » rechercher son complément naturel. C'est ainsi que chaque humain cherche ainsi sa « moitié » pour être en complétude. C'est ce mouvement que l'on appelle « l'amour ».

L'histoire est sympathique mais, d'une certaine façon, elle voue l'autre à la recherche de son complément, une idée un peu ancienne de l'amour, et certainement l'origine de l'appellation du conjoint : « ma moitié ». C'est l'idée la plus répandue « puisque tu me manques quand tu n'es pas là, je me rends compte que je t'aime ».

Je vous renvoie au livre que j'ai écrit avec André Comte-Sponville, *Qu'est-ce que l'amour ?*, dans lequel nous nous interrogeons sur ces modèles. Et notamment, sur le modèle dominant de l'amour manque, qui est souvent construit sur le déplacement des dépendances qu'on pouvait avoir, dépendance parentale, notamment avec la mère. Ce modèle de « l'amour manque » a souvent pour conséquence l'affaiblissement du désir dans le couple, dès que ce couple est en permanence fusionnel. « Je me rends compte que je t'aime si tu n'es pas là, car tu me manques. Mais, si tu es avec moi, tu ne me manques plus, et donc je ne te désire plus ». C'est le paradoxe de ce modèle dominant de l'amour.

Freud a beaucoup parlé d'instinct, de pulsion, de besoin, mais ce que nous savons aujourd'hui de l'instinct est très loin de qu'il disait. Freud était certainement juste en 1905, lors des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, mais il n'est plus toujours juste aujourd'hui. C'est-à-dire que les idées et les représentations évoluent. La neurobiologie, par exemple, nous dit que l'instinct sexuel, dans les termes que nous comprenons aujourd'hui, n'existe pas. En effet, il n'y a pas vraiment d'instinct de reproduction, pas de gènes qui dirigent une telle pulsion, mais une conformité anatomique et des processus de renforcement, qui permettent que le coït s'accomplisse et que se reproduise l'espèce. Mais pas d'instinct au sens premier du terme, qui se réalise par un acte obligatoire.

Le sexe est-il un besoin ? Est-il un instinct ?

S'il existait un instinct, il est évident que tous les individus s'accoupleraient. Or, même chez les animaux, on sait très bien que tous les adultes ne s'accouplent pas forcément. Cela dépend de multiples facteurs, pour une part du neuro-développement, au cours duquel l'influence du climat hormonal de la mère pourra par exemple modifier les pulsions et occasionner des problèmes d'identité ou d'orientation sexuelle. Cela dépend ensuite de l'apprentissage des comportements et du psycho-développement qui doit être complet pour que les relations humaines soient harmonieuses et que la relation intime aboutisse.

Il faut surtout que la phase d'apprentissage soit complète, au niveau de l'auto-érotisme puis de l'hétéro-érotisme, ainsi que pour les codes de la vie relationnelle. L'apprentissage de la masturbation, par exemple, qui est sans doute l'élément central de la maturation sexuelle, permet ainsi d'appriivoiser les réactions sexuelles avec soi-même pour pouvoir ensuite les vivre avec quelqu'un d'autre. En l'absence de cette phase, la sexualité est souvent difficile à réaliser ; mais il n'y a pas de règles.

Les garçons, toutes les enquêtes le montrent, se masturbent à plus de 90% ; au moins une fois dans leur vie. Par contre, même si on a pensé pendant un temps qu'il y avait des sous-déclarations, à l'âge adulte, un peu moins de la moitié des femmes ont vraisemblablement connu la masturbation. Et même avec les jeunes populations, ce n'est pas très différent.

Il y a un lien très direct, pour certains hommes, entre la masturbation et la régulation du stress et de l'anxiété. Chez les enfants hyperkinétiques, très anxieux, la masturbation est un élément d'apaisement, de réassurance, c'est le premier « alcool » qu'ils rencontrent, la masturbation est un anxiolytique naturel, le seul à portée de la main.

Un garçon qui se masturbe de façon très compulsive est souvent dans une tentative d'équilibre de son anxiété, d'apaisement de l'angoisse. On le voit à l'âge adulte et quelquefois, sans que ce soit systématique, chez les clients des prostituées, ou chez les hypersexuels. Très souvent c'est cette composante anxieuse qui sous-tend l'habitude régulière de la masturbation et ensuite une hypersexualité qui apparaît comme une sorte de compensation permanente.

Je voudrais rappeler une caractéristique très spécifique des mâles de l'espèce humaine. Ce sont les seuls primates à la capacité permanente d'accouplement et d'érection. Cela n'existe chez aucun primate - ni même chez les chimpanzés, gorilles, orangs-outangs, qui sont les animaux les plus proches - jamais n'existe cette capacité permanente d'accouplement ni la demande masculine pressante. Le modèle est totalement à l'opposé de ce que nous connaissons chez les humains, c'est la femelle qui dit sa disponibilité et encourage alors les mâles à l'approcher.

A l'opposé, tous les hommes de l'espèce humaine pourraient faire l'amour, tous les jours de toute leur vie. Mais très rapidement, le jeune mâle va se réguler en fonction des activités professionnelles, des contraintes de la société et du respect de la partenaire.

A partir de l'âge de 15 ans, les garçons sont pleins d'hormones sexuelles ; c'est le moment où il y a le maximum d'hormones de toute leur vie, et où il y a le moins de réalisations sexuelles. En fonction de leur personnalité, de leur agressivité, des modèles dominants, ils vont être amenés, dès les premières expériences, à avoir une position particulière par rapport au partenaire. S'ils trouvent des partenaires complaisantes, alors ils ne vont pas comprendre que ça marche autrement que selon leur « désir-besoin ». En effet, les hommes ne comprennent pas pourquoi on leur reprocherait un besoin sexuel s'ils trouvent, par exemple, des filles jeunes puis de jeunes femmes qui acceptent cette position de domination et la satisfaction de ce pseudo-besoin, qu'elles pensent obligatoire.

La majorité des hommes confondent ainsi le désir, l'érection et l'amour. « Si je bande à côté de toi que j'aime, c'est évident que je te désire ». Quand on y regarde de plus près, ce n'est pas parce que je bande que je te désire. D'ailleurs, nous, les hommes, nous ne savons pas désirer. C'est pour cela qu'au milieu de la vie, surviennent des pannes, car ces hommes qui n'ont pas appris à désirer ne peuvent plus y arriver. Tout simplement, parce que l'homme possède un réflexe érectile qui se met en jeu indépendamment de l'amour ou du désir, les déclencheurs sont sensoriels, essentiellement visuels ou somesthésiques.. Et ça n'a rien à voir, ni avec l'amour, ni avec le désir.

En consultation, je demande aux hommes d'apprendre mentalement à faire baisser leur érection. Aucun homme n'a jamais appris ni cherché à le faire. Tous les hommes au contraire cherchent à produire et à amplifier cette érection et, si elle est survenue spontanément, à la maintenir.

Le sexe n'est pas un besoin

Le sexe est-il un besoin ? Je dis NON. Il a été ainsi défini dans une période de machisme et de domination masculine pour imposer le désir masculin aux femmes, de façon impérative. Et la domination masculine n'est toujours pas terminée.

La majorité des couples consultent pour ce que l'on appelle la « maladie de la synchronisation ». La femme dit ainsi « nous n'avons pas envie en même temps, je n'ai pas exactement envie des mêmes choses que lui », tandis que l'homme précise « on ne fait pas assez l'amour ». L'homme parle en terme de fréquence tandis que la femme parle en termes qualitatifs, de nature de la relation.

Avec ce type de raisonnement, les besoins sont assujettis à des impératifs d'ordre naturel. Je ne connais que cinq besoins naturels : la faim, la soif, les fonctions d'élimination, et le sommeil. Si on ne mange pas, si on n'élimine pas, avant deux ou trois jours il se produira un problème. Mais si vous ne faites pas l'amour de huit jours, quinze jours, un mois, un an, dix ans, de toute la vie, il ne se passera rien. Il faut répéter inlassablement ce raisonnement. IL NE SE PASSERA RIEN. C'est évident qu'il ne se passe rien. L'abstinence monacale, ça existe, le veuvage aussi, et ça ne produit aucune maladie.

En cela, le sexe n'est pas un besoin et **il n'existe pas de besoin sexuel !** Par contre, certains sujets vont se sentir très frustrés. Certains sujets, et je n'ai pas dit tout le monde, vont se sentir très frustrés. Et à partir de là on parle d'autre chose, de frustration et non de besoin, mais c'est fondamental de faire cette distinction.

Pourquoi cette notion de besoin est-elle si tenace ? C'est certainement de par la construction du jeune garçon puis de l'homme sur cette zone du bas ventre et du sexe vécue comme identitaire : « je suis un homme parce que je bande ». J'aime citer l'exemple d'un moine qui m'a consulté pour troubles érectiles, qui n'avait jamais eu de vie sexuelle et qui n'en voulait pas, qui ne s'était jamais masturbé, mais qui n'avait plus d'érections matinales et le vivait très douloureusement. Il me disait « c'est ça qui me disait chaque jour « tu es un homme », et je ne suis plus un homme ». Il est extraordinaire, dans ce cas

particulier, de voir comment cette érection fait partie de la construction masculine, et comment cet homme qui n'a aucune vie sexuelle et ne demande pas à en avoir, a besoin de retrouver cette érection pour se sentir un homme.

Le petit garçon va donc ainsi se construire identitairement, au point où il ne va penser qu'à ça et va investir cette région comme « masculine ». Or, par le même canal passent l'urine et le sperme et cela renforce l'idée de besoin : je dois éjaculer comme je dois uriner.

La domination masculine a également laissé des traces dans le vocabulaire : on parle d'appétit sexuel, de boulimie sexuelle. Cette boulimie, beaucoup d'hommes semblent la ressentir. C'est pourquoi ces hommes quantifient le sexe en nombre de rapports, en fréquence sexuelle.

Est ce qu'il y a une norme en matière de désir sexuel et de fréquence ? Non. Certains font l'amour tous les jours, d'autres tous les ans, certains sont biens, certains sont mal et ça n'a aucun lien. Il n'y a strictement aucune norme en la matière. Il n'y a par ailleurs aucune corrélation entre le taux de testostérone et le niveau d'activité sexuelle.

La majorité des hommes confondent désir, érection et amour... nous, les hommes, nous ne savons pas désirer

D'où vient encore cette impression de besoin que ressentent certains hommes. Il vient plutôt du manque qui est vécu comme un besoin ou qui est appelé « besoin ». De quel manque s'agit-il ? Il a bien été montré que la plupart des hommes qui disent manquer de sexe, et on le sait dans les thérapies de couples, semblent apaisés par des comportements de tendresse affective. Souvent ils manquent d'affects.

Dans un couple où existent des problématiques difficiles par rapport à l'imposition du désir par l'homme, la femme va souvent craindre ce comportement sexuel imposé. Elle ne va donc pas accepter donner de la tendresse de peur qu'elle soit interprétée comme une invite. Elle aimerait pouvoir donner de la tendresse sans sexe, ou pas toujours avec du sexe, mais ces hommes ne comprennent pas qu'il y a des moments où une femme est dans la tendresse et d'autres elle est dans l'excitation.

J'accuse, là, notre société de ne pas donner d'éducation à la sexualité mais surtout de ne pas faire d'éducation à la compréhension de ce qu'est le sexuel, ce que sont les étapes du sexuel.

Il s'agit donc surtout, pour ces hommes exigeants, d'un problème personnel, d'une réelle difficulté à accepter la frustration, mais absolument pas d'un besoin sur le plan physiologique.

Le problème de notre société actuelle, c'est le terrorisme sexuel des médias et de la publicité. La norme serait que le sexe soit libre, fréquent, épanoui. Et c'est très difficile d'enlever cela des représentations masculines, de l'imagination des hommes, car cela semble aller dans leur sens, dans celui de la satisfaction permanente de leur désir d'accouplement, comme si l'on pouvait faire fi du désir de la partenaire.

La sexualité nécessite des modèles pour s'accomplir or, aujourd'hui, le modèle dominant est celui de la pornographie. Je n'en connais pas d'autre aujourd'hui. Dans les années 70, il y a eu des films érotiques, des films dans lesquels le rythme érotique est assez lent, c'est le rythme de la montée du désir, symbolisé par des caresses sur des corps nus. Aujourd'hui ce type de film a disparu. Les ados n'ont accès qu'au modèle porno, c'est à dire un accès immédiat au coït, sans aucune notion de la progressivité du désir sexuel.

C'est toujours la femelle qui dit sa disponibilité. Ce devrait être aussi la règle des humains

Je voudrais dire maintenant un mot des hommes hypersexuels. Dans nos consultations, il s'agit souvent d'hommes de 50 à 60 ans qui se plaignent d'impuissance et qui précisent qu'ils ne font plus l'amour que deux fois par jour ! Ces hommes avaient en général plusieurs rapports chaque jour tout au long de leur vie : leur femme le matin, leur maîtresse à midi, une femme d'occasion en sortant du boulot, leur femme à nouveau le soir ou parfois une autre partenaire. En fait, ce sont toujours des hommes hyperactifs, qui n'ont jamais rencontré d'obstacles à leur désir dans leur vie sexuelle car ils n'ont eu que des femmes condescendantes la plupart du temps parce qu'ils sont extrêmement agressifs. En réalité, ils ont trouvé des « femmes-complices » qui ont accepté leur comportement sans le limiter. Eux-mêmes n'ont en général pas de limites intérieures et un surmoi très faible, c'est à dire aucune régulation, ni externe ni interne.

Or, ces hypersexuels n'ont pas de pulsions biologiques plus fortes que les autres. Ce sont simplement des hommes plus agressifs qui ne connaissent pas de limites à leur sexualité du fait de la complaisance des partenaires qui croient toujours à cette fausse notion du « besoin sexuel ».

Je conclus en vous rappelant qu'à l'origine, en milieu primate ou mammifère, nous observons l'opposé du comportement humain mu par un pseudo-besoin sexuel. Il n'existe aucune domination des mâles sur les femelles. L'accouplement ne se fait que lorsque la femelle est disponible. Ce n'est jamais le mâle qui se pointe avec sa petite érection pour « baiser » une femelle, c'est toujours la femelle qui dit sa disponibilité. Ce devrait être aussi la règle des humains. Le problème, aujourd'hui, c'est très certainement l'éducation des hommes qui est à faire. Je vous remercie.



LES EFFETS DE LA PORNOGRAPHIE SUR LES ADOLESCENTS

Mme Marie Choquet, Directrice de recherche Inserm.



Bonjour. Je suis directrice de recherche à l’Inserm, dans une unité consacrée à la santé des adolescents à la maison des adolescents située dans l’Hôpital Cochin (U 669). Je travaille depuis une trentaine d’années, à partir d’enquêtes en population, sur un certain nombre de problèmes de santé.

Jusqu’alors on parlait souvent des adolescents sans leur demander directement leur avis. Or il y a une grande diversité d’opinions, d’attitudes et de comportements en population générale qui mérite d’être étudié autrement que par la seule analyse de cas. C’est assez intéressant de voir que les enquêtes épidémiologiques en population en France, ont commencé tardivement et sont loin d’être systématiques. Sous l’impulsion de l’Europe, on commence maintenant à faire des enquêtes régulières auprès des jeunes. Ainsi, on dispose maintenant tous les 4 ans, de données autour des sujets suivants : la consommation des substances psycho actives, l’absentéisme scolaire, les tentatives de suicide, la dépression, la violence, la fugue (Enquête ESPAD, sous la direction conjointe de l’Inserm et de l’OFDT). .

Lors de la dernière enquête ESPAD (ESPAD 2003), le CSA nous a sollicité pour recueillir des données sur la pornographie. Nous n’avions jamais posé de questions aux adolescents sur ce sujet. Et quand on parle de la pornographie, on en parle toujours sans avoir de données a minima. Certes, les données ne sont pas toute la solution au problème, mais au moins sont-elles un point de départ : elles permettent de savoir si oui ou non le problème existe !!!

Pour la première fois en 2003, nous avons posé des questions sur la pornographie

La problématique était la suivante :

- regardent-ils de la pornographie ? si oui, quelle est la source (télévision, vidéos, Internet) ?
- écoutent-ils la radio ado où l’on parle de sexe ; beaucoup ont analysé le contenu mais pas nécessairement la fréquence
- que pensent-ils de ce qu’ils regardent ?
- et, bien sûr, nous avons étudié le lien avec les comportements que nous étudions sur de larges échantillons de population depuis plusieurs années (consommation de substances psychoactives, idées de suicide et tentatives de suicide, conduites de violence, etc) et le fait de regarder la pornographie.

Nous avons donc étudié un lien entre un phénomène et un autre, toute autre variable étant constante par ailleurs ; nous étions donc dans une situation quasi expérimentale. Ces variables étaient par exemple, la situation sociale, familiale, etc, dont on sait, en particulier la situation familiale, mais aussi certains aspects de la vie sociale, des déterminants sociaux, qu’ils sont en cause dans l’évolution, dans l’émergence des comportements.

L'échantillon est national, représentatif des élèves du second degré, ce qui inclut l'enseignement spécialisé, technique, professionnel. Il inclut également le secteur public et privé ; en population générale, environ 21% des élèves sont dans l'enseignement privé. Nous avons bien sûr inclu les urbains, les ruraux, les Zep et les non Zep, tout cela a été stratifié pour avoir une représentation suffisante des élèves dans l'enseignement secondaire. Au total, plus de 16 000 élèves ont participé à l'enquête.

Cela concerne-t-il tous les élèves, tous les jeunes ? Oui et non. Nous sommes entièrement représentatifs pour les moins de 16 ans, la scolarité étant obligatoire. Pour les 16-18 ans, il y a des jeunes non scolarisés, 10% c'est énorme. Mais plus de 90% des jeunes sont scolarisés et, dans nos enquêtes en milieu scolaire, nous sommes de plus en plus représentatifs de la population de cet âge.

L'enquête a donc porté sur 900 classes avec environ une trentaine d'élèves par classe ; la moyenne n'étant pas la même en collège et en lycée.

L'ensemble des académies est concerné. Mais ces enquêtes nationales montrent souvent que la diversité régionale est bien moindre que ce que l'on pense généralement. Elle existe mais pas de façon systématique, quel que soit le comportement ou le sujet que l'on étudie. Très souvent les gens sont convaincus que « chez eux c'est différent qu'ailleurs ». Bien sûr, on a chacun notre individualité mais, quand on étudie les phénomènes, on s'aperçoit qu'ils concernent tout le monde avec certaines différences très importantes. Une des différences sur la pornographie, plus que sur tout le reste, c'est le sexe. Ce n'est pas du tout pareil pour garçons et filles.

Certes, la scolarité, le mode de vie, les troubles et conduites, tout est sexué à l'âge de l'adolescence. Par exemple, les filles aiment mieux l'école que les garçons et s'y adaptent plus volontiers, les garçons sont plus attirés par les jeux vidéo et l'ordinateur que les filles, l'alcool concerne davantage les garçons que les filles alors que la tentative de suicide concerne plus de filles que de garçons, etc. On a des différences sur à peu près tous les comportements, mais, pour la pornographie, c'est sur cette variable 'sexe' que les différences sont les plus importantes ; et la différence des sexes est en soit un sujet important.

L'utilité est moins importante que le fait que cela les amuse, ce n'est donc pas par souci d'initiation

Cette enquête fait partie d'un dispositif international, European School Project on Alcohol and Drug - ESPAD. Elle est annexée à une enquête internationale sur la consommation de substances psycho actives.

Le volet français porte sur plusieurs sujets spécifiques : le sport, en particulier la compétition et ses avatars, la pornographie, la dépression et la tentative de suicide qui sont donc des questions introduites pour le questionnaire français. Toutes les autres questions sont internationales, validées sur le plan international.

Les questions sont fermées ; l'enquête porte sur 16 000 individus et il y a des milliers de questions. On ne peut donc pas faire une analyse des données cas par cas, mais on fait une analyse statistique des données.

Ce n'est pas une enquête sur la pornographie, c'est une enquête sur la santé des jeunes dans laquelle on a introduit des questions qui s'y rapportent. Sur un total de 250 questions, il y en a une dizaine sur la pornographie.

On leur demande si, pendant les 12 derniers mois, il leur est arrivé de regarder à la télévision un film X (porno), en vidéo, de surfer sur un site Internet qui présente des images pornographiques. Le choix de réponse est : jamais, une fois, deux à cinq fois, six à neuf, dix fois et plus. Nous savons, bien sûr, que le comportement humain est complexe et que l'on ne peut pas le

mesurer au même titre que le diabète ou un excès de vitesse, mais, ce choix de réponse, permet tout de même une certaine précision.

Une deuxième série de questions porte sur ce qu'ils pensent de ces images pornographiques avec plusieurs réponses possibles : cela me dégoûte, me choque, me plaît, m'amuse, me distrait, m'est utile, me met mal à l'aise, cela m'angoisse.

Pour les émissions de radio, la question est : au cours des 12 derniers mois, vous est-il arrivé d'écouter à la radio des émissions ados où l'on peut parler librement de sexe. Les réponses sont : non, rarement, souvent, tous les jours.

Nous avons bien sûr des questions sur le mode de vie, la scolarité, sur tous les troubles de la conduite. Si l'on regarde ce que font les jeunes, on ne doit pas uniquement parler de leurs problèmes. Nous leur avons donc demandé quels sont leurs loisirs, s'ils jouent aux jeux vidéos ; 38% des garçons et 11% des filles le font quotidiennement. C'est un loisir très important. Mais le sport est un loisir tout compte fait plus important, puisque 38% des garçons, et 17% des filles, en font tous les jours. La lecture quotidienne concerne 9% des garçons et 15% des filles.

La perception des filles et celle des garçons sont radicalement différentes

Plus de la moitié des jeunes regardent la télévision entre 1h et 3h par jour ; il n'y a là aucune considération morale car cela est, je crois, vrai pour l'ensemble de la population. Mais cela occupe une place importante. 16% des garçons et 12% des filles regardent la télévision au moins 5 heures par jour. Parmi ces jeunes là, beaucoup font aussi du sport, lisent, font d'autres choses. Il y a un pic à 15 ans et une diminution sans doute liée au travail scolaire ensuite.

Les émissions radios ados sont écoutées tous les jours par 18% des garçons et 14% des filles. La différence n'est pas énorme mais statistiquement significative. Ce sont les 15-16 ans qui l'écoutent le plus, ce qui est, de nouveau, probablement lié aux activités scolaires et à la diversification des intérêts. Il y a ensuite une érosion naturelle des émissions de télévision ou de radio au profit d'autres activités ou du travail scolaire.

Sur les 12 derniers mois,

- 71% des garçons et 38% des filles ont regardé de la pornographie à la télévision, la différence est importante. La première source, quoi qu'on en dise, est la télévision. Cela paraît assez logique parce que c'est ça qu'ils regarde le plus et, donc, c'est là qu'ils en voient aussi. C'est là aussi que la responsabilité des adultes et celle des pouvoirs publics est en cause
- 59% des garçons et 22% des filles ont vu des images pornographiques, en vidéo, les différences entre garçons et filles vont du simple au double
- 52% des garçons et 14% des filles ont regardé du porno sur Internet qui est donc important, mais qui ne vient qu'en 3^{ème} position. Parmi ceux qui, tous les jours, regardent Internet, il y a 28% de garçons et 20% des fille ; la différence existe, mais elle est relativement faible. Les garçons sur Internet sont plus attirés, si je puis dire, que les filles
- un tiers des garçons et 6% des filles ont eu accès aux 3 sources, ce qui montre une volonté de persister, c'est le moins que l'on puisse dire. 34% des garçons en ont vu à la télé, en DVD, par Internet ; on peut donc supposer qu'ils sont très intéressés par la chose.

La différence garçons-filles est très importante puisque cela va à peu près de 1 à 6. Des différences aussi importantes que celle-ci sont rares dans nos enquêtes.

Quand on demande aux jeunes ce qu'ils en pensent, les garçons disent d'abord que cela les amuse et les distrait ; c'est le cas de 54% de ceux qui regardent. 34% disent que cela leur plaît ; 16% disent que cela leur est utile. L'utilité est moins importante que le fait que cela les amuse, ce n'est donc pas par souci d'initiation. 13% disent que cela les dégoûte et 7% que cela les choque, 7% sont mal à l'aise et, pour 2%, cela les angoisse. Ce qu'en disent les filles n'a rien à voir avec ce qu'en disent les garçons. 20% disent que cela les amuse, 5% que cela leur plaît, 56% que cela les dégoûte, 26% sont choquées, 26% sont mal à l'aise, et cela angoisse 6% d'entre elle.

Cette différence entre garçons et filles permet de comprendre pourquoi les garçons regardent plus que les filles, quelle que soit la source. En effet, il y a environ 1 garçon sur 4 qui a regardé au moins 10 fois de la pornographie pendant l'année, alors que seulement 2% des filles sont dans ce cas-là.

Il s'agit d'une population générale, je le rappelle, une population scolaire ordinaire ; pas du tout des jeunes en difficulté, de milieux défavorisés ou autre, ce sont les jeunes de la population générale.

Avec un contrôle parental fort, il y a moins de jeunes qui regardent

Autre donnée à laquelle on ne s'attendait pas. À 14 ans, 70% des jeunes ont regardé des images pornographiques. Il y a donc une « initiation » précoce. À partir de la 4^{ème}, nous avons déjà plus de 70% de jeunes qui regardent de la pornographie, il est donc probable qu'en 6^{ème}/5^{ème}, il y en ait déjà qui regardent.

Contrairement à ce que l'on croit, il n'y a pas de lien entre le fait de regarder de la pornographie et d'habiter à la campagne. Tous les jeunes sont concernés. Dans tous les comportements que l'on étudie, on a toujours l'idée que c'est en ville que les choses se passent. Les politiques de la ville, par leur nom, l'indiquent d'ailleurs. Depuis très longtemps, nous disons qu'il faut aussi s'occuper des jeunes de la campagne. La pornographie y est disponible comme partout, car la télévision l'est aussi, tout comme les DVD. Quant à Internet, la couverture est de 84% sur l'ensemble du territoire. C'est vrai pour les filles et les garçons ; les filles de zones rurales sont même un peu plus initiées que celles des zones urbaines !

Autre donnée passionnante, que l'on retrouve aussi très souvent, quel que soit l'aspect que l'on étudie : il n'y a pas de différence entre les élèves de l'enseignement public et privé. Cela veut dire que tous les parents, éducateurs, sont concernés. Les jeunes vont à l'école, sortent, vont dans des clubs, se rencontrent, et, de ce fait, tous les brassages se font naturellement et décloisonnent toutes les idées reçues. Là encore, c'est vrai pour les garçons et les filles.

On a un peu plus, mais il faut être prudent, de jeunes qui regardent la pornographie quand ils sont issus de familles recomposées, alors que ceux qui vivent dans les familles monoparentale ressemblent à ceux qui vivent dans une famille biparentale. La différence est faible mais statistiquement significative. On peut le comprendre parce qu'il y a recombinaison du paysage familial qui demande à être géré. Ce qui prime, c'est la façon dont les gens gèrent la situation, et pas la situation en elle-même.

Le niveau d'étude du père joue aussi. Plus son niveau d'étude est élevé, moins les garçons regardent la pornographie. C'est vrai aussi pour les filles, mais c'est moins net. Pour elles, c'est la bonne entente familiale qui va jouer. Chez les garçons, la variable qui joue de façon préférentielle, c'est le contrôle parental. Les garçons ont besoin d'un contrôle externe, dit-on, car l'internalisation des règles se fait plus tardivement chez eux. De façon générale, et peut être surprenante, les données montrent qu'à l'âge de l'adolescence, quand les parents disent non et de façon affirmative, cela marche mieux que quand ils ne disent rien. Ainsi, ceux dont les parents « interdisent », sont moins dans les conduites de risque que les autres... Chez les filles, cela va

donc être plutôt du soutien moral, et l'on passe de 1%, qui regardent souvent quand elles ont toujours un soutien moral, à 6% quand elles ne l'ont pas.

**Les comportements les plus associés à la pornographie,
sont aussi les plus associés au traumatisme**

Des comportements comme la consommation de drogues, l'absentéisme scolaire, la tentative de suicide, la fugue, les violences, sont associés avec le fait de regarder la pornographie. On a fait des analyses complexes en fonction d'un certain nombre de variables. Ajusté sur le niveau social, la qualité relationnelle, la scolarité bonne ou mauvaise, le lien entre le fait de regarder la pornographie et le fait d'avoir des difficultés, persiste. Ce qui pose bien sûr la question de la causalité.

On voit que finalement les variables ou les comportements les plus associés à la pornographie, sont aussi les plus associés au traumatisme, en particulier au traumatisme sexuel. Ainsi, les tentatives de suicide et les fugues sont très fréquentes parmi les jeunes qui ont vécu un traumatisme sexuel. Ces mêmes comportements sont retrouvés parmi ceux qui regardent régulièrement des images pornographiques. Cela nous fait dire, même si on ne peut pas garantir la causalité, que les liens, toutes autres variables étant constantes par ailleurs, sont trop forts pour être uniquement dans le sens où ce serait les jeunes qui auraient fait des tentatives de suicides, qui seraient en difficulté, qui regarderaient la pornographie, mais que probablement le lien est dans les deux sens. Comme pour la majorité des comportements, les relations sont « circulaires », ce qui signifie qu'un traumatisme augmente le risque d'un comportement autodestructeur, qui, lui, va augmenter le risque de traumatismes... On n'est jamais dans des relations linéaires.

On ne peut pas nier que ce n'est pas uniquement parce qu'on va mal que l'on regarde la pornographie, mais il faut aussi poser l'hypothèse, que quand on regarde la pornographie, on peut aller mal. Ce sens là, met en cause la responsabilité des pouvoirs publics, des producteurs et autre, pas seulement celle de la personne qui regarde. Et quand j'ai présenté mes résultats, les représentants des pays nordiques ont été les seuls à dire « c'est probablement vrai ». Pour eux, il est évident qu'il faut un contrôle, une conscience des adultes, des médias, des politiques.

Le lien est le même chez les garçons et les filles, alors que les garçons disent que cela leur plaît. Les garçons le disent sans doute de façon défensive, culturelle, etc, mais in fine, l'effet constaté est globalement le même, que ce soit chez les filles ou les garçons.

La pornographie est donc à surveiller de près. Il est nécessaire d'en parler et de prendre ses responsabilités en tant qu'adulte. Le lien avec les violences subies, sexuelles, est très fort. Je pense que nous sommes en train d'ouvrir une boîte de pandore parce que probablement, on peut faciliter la violence sexuelle par l'intermédiaire de la pornographie. Et on s'aperçoit là que, certes, c'est une toute petite population, mais qui aurait besoin d'être préservée. Je vous remercie.

QUESTIONS DE LA SALLE



Une participante : *avez-vous des données qui concernent les revues pornographiques ?*

Mme Choquet : non. Mais à un tel niveau de fréquence, ça ne peut que l'augmenter. On ne dit pas assez que l'on est parent de son enfant mais qu'on est en même temps parent d'un collectif d'enfants. Son enfant est copain d'autres enfants et sur ce sujet là, plus que sur d'autres, il faudrait avoir une attitude plus collective. C'est pareil pour l'alcool. Nous ne savons pas faire, globalement, cette approche collective de la prévention. Prendre, par exemple, les parents d'une classe comme base de prévention ; car la classe est la source essentielle de l'amitié, même s'il y en a d'autre. Il y a vraiment à reconsidérer cet effet groupe dont on ne tient pas suffisamment compte quand on fait des messages de prévention.

Une participante : *avez-vous travaillé une définition de la pornographie avant l'enquête ?*

Mme Choquet : on fait une pré enquête pour voir ce que l'on met sous le mot. C'est plus qualitatif à ce moment là. Je peux vous dire que 95% savent très bien ce que c'est. Quand ils en parlent ce n'est pas le baiser, ni la caresse dans un film esthétique, le porno c'est le sexe et que le sexe. Chez les plus jeunes, il peut y avoir une mauvaise compréhension du mot « pornographie » mais les résultats sont tellement cohérents quel que soit l'âge, le sexe, etc, que, selon moi, à partir de 14 ans, ils savent parfaitement ce que c'est.

Une participante : *y a-t-il dans votre enquête des données relatives à l'âge des pratiques sexuelles, premier rapport, masturbation, fréquence... dans quelle mesure y a-t-il des liens ?*

Mme Choquet : il y a un lien très fort entre l'âge de la première relation sexuelle et le fait de regarder de la pornographie. C'est beaucoup plus précoce quand ils regardent de la pornographie.

Une participante : *peut-on parler de lien entre la pornographie, les viols, les images publicitaires ; comment peut-on évaluer l'influence de la publicité qui imite les codes de la pornographie ?*

Mme Choquet : nous n'avons pas de question sur la publicité. C'est compliqué parce que la publicité est très diverse. Par contre, on a des questions sur les violences subies, physiques ou sexuelles, avec la différence viols et autres violences sexuelles, et le lien avec la pornographie est très, très fort.

On ne dit pas assez que l'on est parent de son enfant mais qu'on est en même temps parent d'un collectif d'enfants



FILLES-GARÇONS : QUELLE SOCIALISATION ?

Mme Christine Laouénan,
Journaliste santé-société, spécialiste de la violence auprès des jeunes.

Mme Claudine Legardinier,
Journaliste société, spécialiste de la prostitution.



La socialisation de l'enfant se fonde sur trois mécanismes. Dans un premier temps, il s'identifie à ses parents et à différents modèles sociaux ; ensuite, il intériorise certaines normes et certains savoirs ; enfin, il expérimente et élabore progressivement certaines pratiques. Il s'agit donc pour le jeune de s'identifier, d'intégrer et de reproduire.

Nous évoquerons aujourd'hui la socialisation dans la famille et à l'école qui constituent les deux lieux privilégiés où l'enfant façonne son identité sexuée.

Si les parents ne mettent plus de vêtements bleus pour les garçons ni de vêtements roses pour les filles, force est de constater qu'ils ont des attentes et des regards divergents selon le sexe de leur rejeton. Les parents adoptent donc des comportements différents vis-à-vis du bébé, selon qu'il est une fille ou un garçon. Ces petites différences vont s'accumuler, forgeant ainsi l'identité sexuée de l'enfant.

Des études ont été menées chez les Anglo-saxons qui rentrent sous la rubrique Gender Studies, l'étude sur les genres. Par exemple, un bébé présenté comme un garçon sera déclaré comme « grand » et « fort » ; il aura les traits marqués. Le même bébé présenté comme une fille sera déclaré comme « petite », « fine » et « mignonne ». Ces qualificatifs très révélateurs laissent déjà une empreinte sur le bébé.

De même, lorsque le bébé garçon pleure, les parents pensent qu'il est en colère ; en revanche, si la petite fille étouffe un sanglot, c'est parce qu'elle a peur.

Les premières années sont fondamentales dans l'élaboration et l'affirmation de l'identité masculine et féminine

Nous avons tous des représentations bien précises sur les sexes, même si l'on s'en défend. Comme nos propres parents l'ont fait avec nous, nous allons attendre de notre ou de nos enfants, un comportement qui soit conforme à son sexe.

Par exemple, on encourage la petite fille à être sage, douce et jolie, et le garçon à être fort, agile et courageux. Une petite fille agitée est une « chipie », un petit garçon remuant est « bagarreur ».

Souvent, une fille s'entendra dire par ses parents : « sois gentille, prête ton jouet » et un garçon : « défends-toi ! tu ne vas pas te laisser faire ». « Un garçon ne doit pas pleurer ; il doit faire la preuve qu'il est courageux », alors qu'une petite fille peut se laisser aller, montrer ses fragilités.

Dans un livre de Michèle Manciaux « Les larmes des hommes », des personnalités décrivent un épisode marquant de leur vie où ils ont pleuré. Il est tellement naturel que les femmes pleurent qu'il n'est pas possible de concevoir un ouvrage sur ce thème !

Les parents attendent également des filles qu'elles soient plus obéissantes que les garçons.

Les enfants deviennent peu à peu ce que l'on attend d'eux, et ceux qui ne jouent pas le jeu ont du mal à se faire accepter.

En effet, l'enfant a besoin de se sentir appartenir à un groupe pour se sentir exister. Désireux de se faire aimer, ou de faire plaisir à ses parents, l'enfant fera tout pour se conformer à l'image que l'on attend de lui. Le processus d'identification est en marche.

L'école participe également à la construction des différences entre garçons et filles

La reproduction des stéréotypes de sexe à l'école s'effectue aussi de manière indirecte par le sexe des enseignants. Dès son plus jeune âge, l'enfant est davantage confronté à des enseignantes (maîtresses) et, au fur à mesure qu'il grandit, il a davantage d'enseignants masculins. Par exemple, on voit davantage d'infirmières et d'assistantes sociales et des CPE femmes, alors que les chefs d'établissements sont plus souvent des hommes.

Les élèves trouvent donc naturel de penser que les postes à hautes responsabilités reviennent aux hommes et les postes subalternes aux femmes. Même si les principaux ne sont pas tous des hommes, il y a malgré tout des constantes. Ainsi, se reproduisent les stéréotypes sexuels.

Une chercheuse en psychologie sociale, Marie Duru-Bellat, parle de « curriculum caché », c'est-à-dire de tout ce qui s'acquiert à l'école en dehors des programmes officiels, c'est-à-dire les savoirs, les compétences, les représentations et les valeurs. En d'autres termes, on attend de l'élève qu'il adopte un comportement qui soit conforme à son sexe.

Elle s'est beaucoup penchée sur l'enseignement des mathématiques et de la physique et a constaté que les études des chercheurs convergeaient au niveau international.

Les enseignants considèrent les maths et la physique comme des matières masculines. Dès le primaire, ils consacrent plus de temps aux garçons qu'aux filles. Ces différences seraient plus marquées au collège et au lycée.

En mathématiques, l'enseignant laisse davantage le temps aux garçons pour trouver la bonne réponse, en les mettant sur la voie. Plus l'enfant a de temps pour réfléchir, plus il a de chance d'apporter une bonne réponse au problème.

Les garçons bons en maths bénéficient donc davantage d'échanges positifs avec leurs professeurs que les filles bonnes en maths. Ceci aurait une incidence sur la confiance en soi.

C'est la même chose en classe de physique. Les enseignants échangent davantage avec les garçons (une fois et demi de plus), émettent trois fois plus de critiques en direction des garçons et posent des questions plus simples aux filles.

Les professeurs auraient donc la conviction que les garçons sont davantage capables de réussir dans ces matières et qu'il est plus important pour eux d'y réussir. Est-ce un hasard si les ingénieurs sont plus souvent des hommes que des femmes ?

On constate également des différences dans les évaluations des élèves. En physique, les enseignants sont plus indulgents pour les copies des filles, comme si elles étaient excusées de ne pas réussir. En revanche, ils seraient plus sévères pour les bonnes copies des filles car sans doute perçues inconsciemment comme anormales.

Il est important de souligner que ces résultats convergent selon que l'enseignant est un homme ou une femme.

Faisons un petit retour en arrière en maternelle. Une étude « Filles et garçons à l'école maternelle » a été publiée début 2005 pour la délégation régionale aux droits des femmes en Languedoc- Roussillon. Leila Acherar, une chercheuse en sciences de l'éducation (2003), a observé pendant 30 matinées 3 classes - 40 filles et 38 garçons - de moyenne section - entre 4 et 5 ans. Elle constate qu'à l'école se « transmet un modèle archaïque de rapport entre les sexes ».

Voici quelques exemples significatifs :

- la maîtresse accueille les petites filles le matin en les complimentant sur leur tenue et les petits garçons en leur demandant ce qu'ils ont fait la veille.

- durant les cours, les garçons sont plus souvent interrogés que les filles ; pour qu'ils ne s'agitent pas, disent les maîtresses. À l'inverse, note l'auteur, "les petites filles actives ou "bavardes" sont souvent « sommées de se faire plus discrètes, voire de se taire". La chercheuse remarque également que l'enseignante demande souvent aux filles d'aider les garçons....

Voici le type d'exemples que donne une maîtresse à ses élèves dans une classe de moyenne section, en maternelle :

- il y a "les gants de maman pour faire la vaisselle" et "les gants de papa pour faire de la moto". "Mais moi, ma maman aussi fait de la moto", rétorque Damien, sans que sa remarque ne suscite de réponse.

- autre exemple sur les hommes préhistoriques qui chassent. "Et les femmes?" demande Manon. "Elles gardent les bébés", répond sa copine Julie. "Que font encore les hommes ?" reprend la maîtresse qui n'a pas relevé le stéréotype.

Vous pouvez également consulter le compte-rendu du concours « Les olympes de la parole » qui est régulièrement proposé aux établissements scolaires en France, à l'initiative de l'AFDUU (Association française des femmes diplômées des universités) qui travaille en partenariat avec le ministère de l'Education nationale et le ministère délégué à la Parité et à l'Egalité professionnelle.

Le thème de réflexion pour l'année 2004-2005 était le suivant : « en 2005, en tant que citoyen (ne) à l'école, pensez-vous que l'égalité filles-garçons, hommes-femmes est reconnue à part entière ? Les élèves étaient invités à apporter des exemples, des témoignages ainsi que des solutions : 1050 élèves de l'élémentaire au lycée ont répondu à ce questionnaire.

Lutter contre le sexisme, c'est revendiquer pour chacune et pour chacun le droit de vivre sa vie comme il l'entend

Je voudrais conclure avec Marie Duru-Bella. Lutter contre le sexisme, c'est revendiquer pour chacune et pour chacun le droit de vivre sa vie comme il l'entend. Or, tant la socialisation familiale que la socialisation scolaire modèlent les jeunes en fonction des rôles sociaux qui les attendent. « Les jeunes adhèrent donc à des rôles de sexe qui ne sont pas vécus sous le mode de la contrainte mais de l'évidence ».

L'intériorisation a si bien réussi que les jeunes ne peuvent pas imaginer que les choses pourraient aller autrement. Le sexe devient alors une seconde nature, les jeunes perçoivent ce qu'on attend d'eux, et ce qui les attend, et ils s'emploient à s'y conformer.

Je vous remercie.



Lil me semble intéressant d'aborder rapidement, pour clore cette matinée, la question de l'influence des images médiatiques. On manque bien entendu de véritables études capables de mesurer la conséquence directe de ces images sur les comportements. Leur déversement incessant pose toutefois un certain nombre de questions. On pense tout particulièrement à l'influence, éventuelle ou réelle, de la pornographie, qui a traversé toute cette matinée.

Je voudrais donc dire un mot des médias, essentiellement de l'image, mais aussi de la presse écrite, en particulier celle qui est lue par les jeunes, garçons ou filles.

Je travaille avec Saïd Bouamama sur la question des clients de la prostitution. Il est frappant de voir que les discours publicitaires, pornographiques, comme l'ensemble des discours médiatiques, ont avec ceux des clients de nombreux points communs. Ils sont marqués par le patriarcat et la domination masculine, sujets qui ont été évoqués ici ce matin. Le bon plaisir masculin demeure tout puissant. Il continue d'exercer son règne, de façon plus ou moins insidieuse.

Le plaisir masculin reste la norme et le premier devoir de la femme est de s'y soumettre

Si aujourd'hui on parle de plus en plus du désir des femmes, de l'égalité hommes-femmes, si les mentalités évoluent indubitablement, les faits résistent. La domination masculine est encore à l'œuvre. Le plaisir masculin reste la norme et le premier devoir de la femme est de s'y soumettre. Le consensus en faveur de l'institution prostitutionnelle en est d'ailleurs la meilleure preuve.

Plus subtilement, Georges Duby et Michelle Perrot, tous deux historiens, notaient dans leur monumentale Histoire des femmes que l'art occidental avait gravé dans les esprits une image de l'homme fort, détenteur du pouvoir et de l'imaginaire, et celle d'une femme plus petite, blottie contre lui, parfaite subalterne à la fois décorative et soumise. Pour eux, l'art occidental, notamment la peinture, repose sur le postulat d'une incapacité foncière des femmes, livrées, passives, pomponnées, au bon plaisir masculin. Cette représentation est si dominante, si profondément intégrée dans l'inconscient collectif qu'elle continue d'être déclinée à l'infini. Duby et Perrot conseillaient d'ailleurs d'analyser de la même manière les images d'aujourd'hui, notamment celles de la publicité et de la télévision. Ils y décelaient la persistance insidieuse d'un machisme indéracinable.

Cette image fondatrice de l'homme puissant et de la femme créée pour lui plaire a la vie dure même quand on prétend la subvertir. Les publicitaires excellent dans ce domaine. Ils aiment désormais mettre en scène une femme qui met la main aux fesses de son compagnon ; ce qui est une façon de dire '*nous les publicitaires, on est modernes, branchés, maintenant les femmes dominent*'. Mais la caricature n'aboutit qu'à renforcer le stéréotype, mettre en relief le rapport de force, surtout pas à subvertir le modèle dominant.

Dans l'image de la pornographie, de la publicité, des émissions de télévision branchées et modernes d'aujourd'hui, on s'aperçoit que le discours est encore celui du bon plaisir masculin et de la prétendue vénalité des femmes. Tous les poncifs les plus « ringards », je ne vois pas d'autre terme, sur « les femmes », y sont déclinés.

Beaucoup de clients des personnes prostituées pensent qu'avec un bon billet, on peut avoir toutes les femmes. Une femme est, par « nature », vénale. C'est exactement le langage des publicitaires. On se souvient de slogans comme : « *Il a l'argent, il a la « xx » (une marque de voiture), il aura la femme* » et autres « *Voulez-vous coucher avec moi pour 79 € ?* ». On a également droit à des trouvailles du style : « *Presque aussi compliqué qu'une femme, la ponctualité en plus* ». Nombreux sont les clients de la prostitution qui disent : « *les femmes sont*

trop compliquées... Elles ont tellement d'exigences que je préfère aller voir une prostituée... Avec une prostituée au moins, c'est simple ».

Comme si le rapport prostitutionnel était simple ! Lui qui repose sur des représentations, de l'imaginaire, des mythes, des mensonges...

On n'en finirait pas de donner des exemples : une publicité pour un chocolat nous susurre un « *vous avez beau dire non, on entend oui* ». C'est bien connu : quand une femme dit non, ce n'est jamais non. Elles disent non, mais au fond elles pensent oui ! C'est justement ce que croient tous les exploiters sexuels. Elles aiment ça. C'est ce que disent les clients de la prostitution. C'est aussi ce que disent les violeurs...

Il est intéressant de relever que dans le discours publicitaire, comme dans le discours pornographique, présentés tous les deux comme émancipés, la femme est réduite à un sexe. C'est là le point commun des pornographes avec les puritains. *Tout en elle est sexe jusqu'à l'esprit*, écrivait l'intellectuel Jean Paulhan dans sa préface à *Histoire d'O* dans les années 70. C'est ce qu'affirmaient déjà les pères de l'Eglise, dont on sait quelle image positive des femmes et du féminin ils ont véhiculé...

La réduction de la femme à son sexe, comme une fatalité, et donc sa soumission aux désirs masculins, se réactualise sous nos yeux. Certains clips vidéos mettent en scène une exhibition sexuelle normalisée, et même un véritable esclavage sexuel ; des scènes de prostitution y sont devenues des images de la normalité, certaines images relèvent clairement d'une incitation à la violence ; passons sur les textes à la mode, Doc Gyneco chantant « *elle est bonne, j'te la donne* » et sur le langage de certains rappeurs. Un vieux fond en est le sexisme et la haine des femmes.

Un test range les lectrices en trois catégories : la « super extra salope », « la salope normale », « la ringarde dinosaure »

A la télé, on ne peut pas ne pas voir à l'œuvre le retour des schémas les plus réactionnaires. Avec *Bachelor*, s'opère un retour en arrière sans précédent. Ce jeune bellâtre proposé à une armée de jeunes filles excellent dans la niaiserie et les décolletés plongeants remet au goût du jour les plus vieilles ficelles de la séduction, les rivalités féminines les plus éculées. L'homme y est tout puissant, reste maître du jeu et du pouvoir. Mais il a encore gagné en avantages. Aujourd'hui, signe de modernité, il a en plus le droit de tester le produit. Satisfait ou remboursé.

Tout ce spectacle se présente sous des dehors légers et branchés, parfaits pour faire des adeptes du côté des plus fragiles.

A ce propos, une étude mérite d'être citée ; celle de deux chercheuses canadiennes, Natacha et Pierrette Bouchard, qui ont étudié dans leur pays les magazines pour jeunes filles. Frappées par la sexualisation à outrance de cette presse, elles font le constat de l'apparition concomitante d'un marché de l'habillement des 8-13 ans, qui connaît un développement foudroyant et joue de la même façon sur la sexualisation des toutes jeunes filles, voire des petites filles.

Ces magazines ont le sexe pour horizon. Les contenus sont habilement présentés avec une coloration émancipée et sur le ton du pseudo humour. Dans une de ces revues, les chercheuses relèvent un test qui range les lectrices en trois catégories : la « *super extra salope* », « *la salope normale* », « *la ringarde dinosaure* ».

On rejoint ici la fameuse distinction des clients de la prostitution (et pas seulement des clients), la maman et la putain : la bonne fille honnête, celle qu'on va « respecter », et la salope, celle avec qui l'on a tous les droits. Ces représentations sont purement réactionnaires. La maman

comme la putain, inventions masculines, sont deux mutilations du féminin. La maman est réduite à son rôle maternant, dépourvue de sexe, et la putain à son sexe, objet de mépris.

Les chercheuses constatent que les rôles proposés aux filles sont extrêmement limités. Ils consistent à plaire et à séduire. Leur rôle dans la vie est limité à la séduction. Elles sont invitées à tout miser sur l'image et le pouvoir sexuel pour obtenir l'approbation des hommes et être rassurées dans leur conformité.

Cela rejoint ce que disait Saïd Bouamama des hommes clients qui recherchent la normalité. On dit à ces jeunes filles qu'elles vont être normales en répondant à cette image de la bombe sexuelle, qui va répondre au désir masculin. Nous nous trouvons face à une gigantesque entreprise de formatage qui ne paraît pas le meilleur chemin de la liberté pour les femmes, pas plus que pour les hommes d'ailleurs, ni la voie vers l'égalité hommes/femmes.

La sexualité est souvent suggérée à ces adolescentes comme un moyen d'obtenir autre chose

Ces chercheuses constatent que l'on place ces jeunes filles dans des conduites de dépendance, présentées comme des formes de pouvoir. L'astuce est là. Les jeunes filles sont en apparence valorisées, dotées du 'girl power', le pouvoir des filles. Quand vous séduisez les garçons, quand vous êtes une bête de sexe, vous êtes une fille qui a du pouvoir.

En réalité, on fait d'elles des jeunes filles dépendantes, qui vont tout miser sur le fait d'être conformes aux désirs de l'homme. La sexualité est souvent suggérée à ces adolescentes comme un moyen d'obtenir autre chose. On leur dit que c'est par le sexe qu'elles auront l'amour, et que le pouvoir de séduction leur donnera quelque chose en échange. Toujours l'enfermement dans la vénalité.

La question de l'apprentissage précoce de ces jeunes filles est également posée. On impose un savoir-faire sexuel précoce, qui n'est en réalité qu'une adhésion à des normes de plus en plus draconiennes, héritées d'une culture de pornographie de plus en plus envahissante.

Nos chercheuses constatent donc que cette formation identitaire favorise des conduites de dépendance, qui, disent-elles, préparent d'une certaine façon à la victimisation. La manipulation prépare les jeunes filles aux processus de soumission. Elles insistent bien sûr sur le fait que les jeunes filles les plus visées par ce système sont celles qui ont l'estime de soi la plus fragile.

Les risques sont divers : prostitution, violences sexuelles, dépendance affective, vulnérabilité accrue face à l'image du corps, à la consommation, à l'exploitation sexuelle, la pornographie. Rappelons au passage que le marché pornographique ne se limite pas à des images. Il recrute, dans le réel, des personnes -jeunes femmes, jeunes hommes- y compris par la tromperie, et les livre à l'exploitation sexuelle.

Nous qui travaillons sur la prévention de la prostitution ne pouvons qu'être interpellés par ces logiques. Nous connaissons trop bien les raisons qui peuvent pousser des jeunes filles à entrer dans la prostitution, souvent pour les beaux yeux d'un amoureux très convaincant, trop heureuses de lui plaire et persuadées que ce sera un dépannage pour 6 mois. On sait ensuite à quel point il est difficile de s'extraire de cette logique d'enfermement par l'argent rapide et l'exclusion progressive.

Cet incessant bain d'images et d'injonctions ne peut être sans influence. De plus, ces images sont aujourd'hui des moteurs qui font tourner la machine économique libérale. On oublie trop de dire que tous ces discours, qui ne brillent pas par leur modernité, servent d'abord à faire

marcher le commerce. La pornographie, si ardemment défendue au nom de la « liberté d'expression », est avant tout un filon qui garantit à ses producteurs des profits astronomiques.

L'habileté consiste à donner à ces vieux contenus une image émancipée, à « relooker » les vieilles ficelles du patriarcat pour relancer la machine et faire du profit. On le voit avec tout le discours libertaire autour de la pornographie et de la prostitution comme nec plus ultra de l'émancipation sexuelle.

Sous ce masque avenant, qui réussit à censurer toute opposition, les profiteurs et proxénètes en tous genres multiplient les profits. L'industrie du sexe prospère sur l'ensemble de la planète et détient un pouvoir croissant. Rien ne semble devoir arrêter son expansion. On peut d'ailleurs s'étonner du peu de curiosité porté à ses méthodes et à ses immenses bénéfices...

Pour conclure, un immense travail de décryptage et de prévention est à réaliser autour de ces questions : une éducation aux médias et à la consommation, une sensibilisation autour des stéréotypes sur les filles et les garçons, une éducation à la sexualité intégrant la dimension relationnelle, une éducation réellement non sexiste qui élargisse l'horizon des filles comme celui des garçons...

Je vous remercie.



L'EXPOSITION « L'HOMME EN QUESTION », UN NOUVEL OUTIL POUR L'EDUCATION RELATIONNELLE ET SEXUELLE AUPRES DES JEUNES

Mme Patricia Cresta - Aka, Chargée de mission Mouvement du Nid.

L'atelier 1 a permis à une dizaine de personnes de se former à l'utilisation de l'exposition du Mouvement du Nid « *Les clients en question* ». Cet atelier n'a pas été enregistré.



Cette exposition est un outil de prévention inédit et original. Ni réverbère, ni talons aiguille. Pas l'ombre d'une forme féminine sur un trottoir, pas de figure penchée sur une portière, mais une majorité d'hommes, silhouettes sans visage, présences corporelles dessinées sur la pénombre.

Aux antipodes des clichés habituels sur la prostitution, cette exposition réalisée par le photographe Marc Helleboid, la première du genre, prend à bras-le-corps la question tabou. Celle des clients.

Confinée des siècles durant dans le silence, avec la complicité tacite de la société tout entière, la demande de ces hommes de l'ombre commence à peine à faire l'objet de questionnements, à l'heure où l'ampleur des trafics de femmes et d'enfants pour l'exploitation sexuelle atteint des proportions sans précédent.

Sortir du silence

Mêlés à des femmes prostituées, Pierre, Hugo, Fabrice et les autres ont accepté de se livrer au regard du photographe.

Un regard de portraitiste, attentif et sensible, sans jugement. Sous chaque image, une phrase, extraite des échanges du photographe avec ses « modèles » et de leur patiente mise en confiance. Une opinion indissociable de l'image qui l'incarne et une invitation à la réflexion.

Un support d'animation, un outil de débat

Conçus comme un support d'animation, ces dix panneaux photographiques sont destinés à ouvrir le débat. Interpeller, faire tomber les masques, tels sont ses objectifs. Mais avant tout, libérer la parole.

L'exposition, qui s'inscrit dans une campagne nationale de prévention et de sensibilisation, s'adresse à un public jeune ou adulte. A tous les citoyens qui s'interrogent sur les enjeux de la prostitution et sont désireux de réfléchir ensemble aux moyens de faire reculer une forme de plus en plus banalisée d'« esclavage moderne ».

La fiche et le questionnaire pédagogique permettent d'élargir la réflexion à partir de l'exposition. Parfois de nouvelles questions sont proposées pour aller plus loin que le panneau lui-même. Il peut s'avérer intéressant de comparer les réponses des élèves et de leur permettre d'argumenter leur point de vue.

En pratique, on peut faire lever la main à ceux qui ont répondu « oui », à ceux qui ont répondu « non », puis donner la parole pour défendre chaque position.

Il est possible de travailler sur les points de vue hommes/femmes, pour mettre en relief des opinions différentes, voire opposées.

On peut poser des questions sur l'ensemble de l'exposition, ou sur certaines photos en particulier.

Par exemple, remarquez-vous un point commun dans toutes les photos ? Oui, les visages sont cachés. La prostitution, c'est bien quelque chose de caché. On ne se montre pas comme client, ni comme prostitué-e.

Il est utile, dans la présentation de l'exposition, de préciser que chaque personne qui témoigne a accepté d'être photographiée. Cette démarche ne va pas de soi. Ces personnes ont fait le point, à un moment donné de leur vie, sur la façon dont elles étaient liées à la prostitution.

Pour organiser une action de sensibilisation avec cette exposition

Délégation des Hauts-de-Seine du Mouvement du Nid

8 av. Gambetta – 75020 Paris

Tel : 01 46 36 75 62

Courriel : iledefrance-92@mouvementdunid.org



LA PREVENTION DES CONDUITES SEXISTES AUPRES DES JEUNES

Mme Françoise Mouret, Conseil technique, Direction PMI-PE, Conseil général des Hauts de Seine.

Mme Félicie Royaux, Educatrice spécialisée, Conseillère conjugale et familiale, Intervenante CODES 92.

Mme Emmanuelle Piet, responsable de la planification familiale à la direction de l'enfance et de la famille du département de Seine Saint-Denis, Présidente du Collectif féministe contre le viol.

Mr Bernard Bétrémieux, Association Je, Tu, Il.

Mme Béatrice Louillet, Chargée de développement, UFCS.



Mr Jacques Hamon, Mouvement du Nid : cet atelier sur la prévention des conduites sexistes chez les jeunes vous est proposé en raison des nombreuses discussions que nous avons eues dans des établissements scolaires, par exemple, sur le thème des relations entre les filles et les garçons et plus précisément leur dégradation. La violence verbale dans ces relations, les difficultés dans la mixité, sont pour vous des préoccupations quotidiennes et, pour nous, Mouvement du Nid, les relations hommes-femmes sont au cœur de nos démarches de sensibilisation sur la prostitution. Je passe donc la parole à Mme Mouret qui nous présente aujourd'hui les actions en cours d'expérimentation dans le département des Hauts-de-Seine.

Mme Françoise Mouret, Conseil Général des Hauts-de-Seine : nous proposons une action contre le sexisme dans les collèges des Hauts-de-Seine. Le sexisme, c'est l'ensemble des institutions socio politiques, économiques, juridiques, symboliques, mais aussi des comportements individuels et collectifs qui semblent légitimer le pouvoir des hommes sur les femmes. Il y a d'autres définitions mais celle-ci résume bien l'objet de notre campagne départementale qui est née dans un contexte précis.

Il existe en effet dans les Hauts-de-Seine un dispositif appelé Femmes victimes de violence 92 qui est né de l'engagement d'acteurs dans le département, la police, la justice, la CAF, le Conseil général, l'Education nationale et puis la Délégation aux Droits des Femmes. Il y a une sous commission qui s'intéresse à la question de l'hébergement, de l'accueil et de l'écoute et une commission information et prévention à partir de laquelle est née l'idée de ce projet.

Il y a aussi la campagne à l'éducation sexuelle et relationnelle en classes de 4^{ème} et 3^{ème} animée de façon partenariale dans le département avec l'Education nationale, l'Inspection académique, le service infirmier et social notamment, le service d'éducation pour la santé de la CPAM, le CODES 92 et les centres de planification.

Au cours de cette campagne, nous faisons des évaluations, sur ce qui est le plus marquant dans ces séances, et il y a 2 ou 3 ans, nous avons demandé aux intervenants de nous dire s'ils repéraient des comportements sexistes lors des séances. Dans 20% des cas en moyenne, ils repéraient effectivement des choses que nous pouvions qualifier d'attitudes sexistes.

Les textes officiels constituent un autre élément du contexte : la Convention pour la promotion de l'égalité des chances entre les filles et les garçons, les hommes et les femmes, dans le système éducatif, et la circulaire du 17 février 2003.

Je vous donne un extrait de la Convention mais je vous invite à en prendre connaissance sur le site www.education.gouv.fr :

« ... promouvoir une éducation fondée sur le respect mutuel des deux sexes, intégrer dans les programmes d'éducation civique et à la citoyenneté la réflexion sur les rôles sociaux respectifs des hommes et des femmes, élargir et généraliser l'information sur la connaissance du corps, prévenir les violences sexistes... »

La circulaire du 17 février 2003 préconise 3 séances annuelles par groupes d'âge, des objectifs éducatifs sur l'image de soi, le respect mutuel, la différence des sexes et des générations, le développement de l'esprit critique. Elle préconise également, et c'est fondamental, une nécessaire cohérence entre les adultes participant au respect des lois et des règles, une vie en commun qui s'exerce aussi bien dans le cadre de la mixité, de l'égalité et de la lutte contre les violences sexistes et homophobes contraires aux Droits de l'Homme.

Notre projet a donc pour objectif de promouvoir l'égalité et le respect mutuel des deux sexes. Nous l'avons intitulé « Filles, garçons, tous égaux, tous différents » et, dans un premier temps, nous ciblons les classes de 6^{ème} et 5^{ème}. En 6^{ème}, c'est l'entrée au collège, les petits deviennent des grands, c'est aussi le moment où l'on commence à voir apparaître des difficultés relationnelles, alors qu'ils avaient relativement bien vécu ensemble jusque là.

Une action de prévention n'a de sens que si elle débouche sur un prolongement éducatif où l'adulte tient toute sa place

Nous avons aussi le souci de construire un continuum avec les séances d'éducation à la vie avec les classes de 4^{ème} où l'on aborde plutôt l'amitié, les relations amoureuses, la confiance, le respect de soi ; en 3^{ème}, on oriente davantage sur IST, Sida, contraception tout en tenant compte des thématiques qui intéressent les jeunes.

En 6^{ème}, l'éducation civique aborde des thèmes comme la vie en commun, les droits et les obligations de chacun. En 5^{ème}, l'égalité devant la loi, le refus des discriminations et le respect de son intégrité.

Nous voulions proposer un projet intégrant les adultes de la communauté scolaire. Sur des thématiques comme celles-ci, c'est très important. Et s'appuyer sur les programmes nous semblait favoriser une implication des adultes.

Quels adultes ? Les enseignants, les personnels éducatifs et toute personne travaillant dans les établissements, les parents, mais là c'est encore plus compliqué. Tout cela pour arriver à une cohérence éducative dans les espaces de vie au collège : la classe, les couloirs, la cour, la cantine, par exemple.

Les objectifs de notre action sont les suivants : promouvoir le respect mutuel, favoriser la réflexion sur les stéréotypes, aider à réfléchir sur le passage de la pré adolescence à l'adolescence, à savoir se projeter sur ce que je suis, ce que je veux devenir, prendre conscience des responsabilités de chacun dans les relations.

Nous intervenons 2 heures en demi classe, avec 2 animateurs, et pour toutes les classes du niveau, pour ne pas stigmatiser un groupe particulier. Nous prévoyons un relais de ces animations dans l'enseignement ou la vie scolaire.

Nous avons commencé avec 3 collègues volontaires à Clichy, Rueil-Malmaison et Meudon. Nous avons d'abord rencontré les principaux des collèges puis nous avons organisé une formation, avec l'aide de la Délégation des Hauts-de-Seine du Mouvement du Nid, pour les personnels médico-sociaux, les conseillers d'éducation, les enseignants, les médiateurs du Conseil Général et les intervenants extérieurs qui allaient ensuite constituer les binômes d'intervention, c'est-à-dire des personnes issues de centre de planification et du Codes 92.

Nous pensions d'abord proposer un outil autour de phrases affirmatives auxquelles les élèves répondent par oui, non, ne sait pas, d'accord, pas d'accord, ce qui a pour principal intérêt de permettre aux élèves de donner une première opinion qui est ensuite approfondie par les animateurs. Mais nous avons finalement décidé de laisser la place à d'autres types d'outils déjà expérimentés comme ceux utilisés pour la campagne éducation à la vie.

Nous avons l'idée toutefois de construire un photolangage qui est un outil facile à utiliser et utile, car il facilite énormément la parole et l'expression des jeunes dans un groupe.

L'évaluation pour le moment est modeste car nous avons commencé l'année dernière ; nous avons à ce jour touché 317 élèves et une classe de Secpa.

Les élèves, avant l'intervention, nous disent à 80% qu'ils considèrent comme très importantes ou importantes, ces questions de relations filles-garçons et de respect. Ils se déclarent en grande majorité d'accord avec l'idée 'Tous égaux, tous différents'. Et 95% d'entre eux ont manifesté leur intérêt au cours de l'évaluation post séance.

Nous avons formé 30 adultes mais pour l'instant l'impact dans la vie scolaire, dans et hors la classe, est plus opaque mais c'est une action en phase d'expérimentation. Je passe la parole à Mme Royaux qui a animé certaines de ces séances.

Il est important de réfléchir au type de parole que nous souhaitons faire émerger

Mme Félicie Royaux, Educatrice spécialisée, Conseillère conjugale et familiale : pour les 6^{ème}, nous avons commencé avec un brainstorming à partir du titre 'Tous égaux, tous différents' pour nous apercevoir que, pour eux, cela veut souvent dire 'Tous égaux, tous pareils'.

A partir de là, on travaille sur les différences, sur ce qui est pareil, nous faisons de petits scénarios, et pour alimenter tout cela nous faisons des groupes avec avantages et inconvénients à être une fille, un garçon. Ils nous amènent des éléments intéressants à travailler par exemple des affirmations comme « les filles ont de la chance, il y a plein de boutiques pour elles et c'est drôlement bien ».

A partir de ce constat, nous leur demandons si c'est vraiment un avantage, quelles sont les raisons à cela et nous identifions d'autres stéréotypes comme « nous, on a besoin d'être belles », « on a plus souvent besoin d'aller chez le coiffeur », « les femmes, on fait bien la cuisine », « les grands cuisiniers, ce sont des hommes ».

Nous travaillons aussi sur la publicité mais, pour le moment, sans images, afin de pouvoir travailler sur les mots de la publicité.

Nous parlons aussi de ce qui se passe entre eux dans la classe, dans la cour de récré, sur la façon dont ils se projettent dans le futur, leurs modèles. Et souvent ce sont les 4^{ème} et 3^{ème} à qui ils ont envie de ressembler, pour faire comme eux.

Enfin, nous abordons aussi les Droits de l'Homme, l'histoire, le droit de vote, l'égalité, en complément des cours d'éducation civique qui sont peu nombreux.

Mr Jacques Hamon, Mouvement du Nid : merci. Je passe la parole à Mme Piet qui va nous parler, entre autre, de la campagne contre les violences sexistes actuellement en cours en Seine saint Denis, qui pour la première fois s'adresse aux hommes.

Mme Emmanuelle Piet, Conseil Général de Seine saint Denis : vous pourrez obtenir ces affiches au numéro vert de Viol femme information : 0800 05 95 95. Elles existent aussi en cartes postales vendues au prix coûtant.

Quelques exemples de slogans de cette campagne :

- « être un mâle, c'est pas faire mal »
- « je suis un homme, je ne la frapperai jamais »
- « Si je la force, c'est un viol »
- « Moi je ne frappe pas, j'aime »
- « tu es nul, si tu la frappes »
- « si tu es un homme, tu ne lui parles pas comme ça », celle-ci porte sur la violence verbale, beaucoup de gens n'ont pas encore compris que la violence ça commence par les mots.

L'Enquête Nationale sur les Violences Faites aux Femmes (ENVEFF) en 2000, montrait que 10% des femmes ont subi, dans l'année qui précédait l'enquête, des violences de la part de leur compagnon.

C'était sur-représenté chez les femmes cadres supérieurs et chez les chômeuses et puis c'était sur-représenté dans la catégorie des jeunes femmes, c'est-à-dire les 19-20 ans. Non parce qu'elles sont plus frappées en raison de leur jeune âge mais, depuis 30 ans, qu'on se bat, les femmes parlent plus tôt.

Il y a 19 ans, on accueillait des femmes après 16, 17 ans de violence. Il y a 11 ans, on accueillait après 11 ans de violence. Aujourd'hui, c'est après 5 ans de violence.

Les femmes partent, plus tôt, elles dénoncent, mais que fait-on des hommes dans la prévention ?

On a donc mis en place en Seine saint Denis, un groupe de travail avec des professionnels hommes pour essayer la prévention du sexisme et de la violence au masculin. Des villes se sont engagées à les afficher : à Montreuil, les affiches sont sous tous les abris bus, à St Denis, à Aubervilliers aussi. La campagne d'affichage s'accompagne aussi de débats publics dans lesquels nous voyons venir des hommes, parce que la campagne s'adresse à eux.

Ils ne disent pas toujours ce que l'on aimerait qu'ils disent mais en tout cas on parle, on échange et on voit. Et ça, c'est vraiment important, on commence enfin à s'adresser aux garçons. Ils sont de dos sur les affiches car on attend qu'ils se retournent pour le dire de face.

Cette violence faite aux femmes commence tôt. La violence des hommes sur les femmes s'exerce quasiment de la même manière pour tout le monde. Un gars ne frappe pas la fille à la première rencontre ! Et oui, s'il nous met une claque le premier soir, même s'il est très beau, on s'en va ! La preuve qu'ils peuvent se contrôler, des fois.

Ils vont d'abord se débrouiller pour trouver une 'petite', c'est-à-dire une ado de 1^{ère} pour un ado de terminale, une infirmière pour un médecin, et ils vont la convaincre de penser qu'elle a vraiment beaucoup de chance que quelqu'un comme lui s'intéresse à elle.

Ensuite, il va l'insulter « t'es vraiment nulle », « t'es moche », après il va l'isoler. Par exemple, elle veut aller voir ses copines. Il y va aussi mais pour lui faire honte. Elle se dit que la prochaine fois elle ira sans lui. À ce moment là, il la culpabilise « tu préfères aller avec ta copine plutôt qu'une soirée en amoureux, tous les deux ».

Contrôle des sorties. On voit des gamins venir chercher leur copine à la sortie du collège pour voir avec qui elle parle. Le portable c'est formidable pour contrôler. J'assure des consultations de planification familiale, quand le portable sonne pendant la consultation et que la patiente dit ne pas pouvoir éteindre, ce n'est pas pour rien.

Une fois qu'elle est isolée, qu'elle pense qu'elle a vraiment beaucoup de chance, que sans lui elle ne pourrait pas s'en sortir, on est presque prêt. Vient à ce moment là, le contrôle sur la sexualité : obliger la grossesse, l'avortement, obliger les rapports sans capotes, sans contraception, obliger la contraception, et enfin elle est enceinte. 40% des premiers coups tombent au moment de la grossesse et 40% des coups sont augmentés au moment de la première grossesse.

C'est donc bien parce que ce n'est pas venu tout de suite, que les femmes victimes de violences ne partent pas

C'est à partir de ces constats que nous avons voulu faire travailler les enfants, les ados, avec deux petits documents produits par la CPAM 93 « *Les agressions sexuelles, osons en parler* ». Ce sont des jeux tests, avec des réponses, des adresses utiles. Pour les relations garçons-filles, ces documents sont mixtes, car il y a aussi des filles qui contrôlent et des garçons victimes. Chaque question est bien sûr l'occasion d'un débat.

En Seine saint Denis, le programme de prévention des agressions sexuelles va avoir 20 ans. Nous travaillons avec les enfants de grande section de maternelle et ceux de CM2, pratiquement tous les ans.

Au collège, nous rencontrons 43 000 jeunes tous les ans, avec des interventions sur les relations garçons-filles. Mais je préfère maintenant avoir une journée banalisée avec les professeurs et autres adultes de l'établissement, les former aux outils pendant 1 journée, par exemple le film de B. Bétrémieux. On travaille avec 3 autres films de l'association Couples et familles et enfin avec le programme Viraj, adapté du programme canadien par la Délégation Régionale aux Droits des femmes d'Ile-de-France.

Viraj, c'est un support papier qui permet d'avoir des idées de rédaction pour les professeurs de français, des textes à traduire pour les profs de langues, des statistiques à recalculer pour les profs de maths.

C'est très difficile d'avoir une journée banalisée à l'Inspection académique. Il faut qu'il y ait eu un viol ! Ils ont quand même l'honorabilité de les voir ce qui n'était pas le cas au début de ma carrière. On me disait qu'il ne fallait pas en parler, qu'on ne devait pas faire rentrer la loi dans l'école qui est un endroit préservé. On n'en parlait pas. Donc on a quand même avancé.

On les voit, on les vit, on ne sait pas toujours quoi faire. C'est là que nous pouvons aider. Mais on ne peut pas continuer à y aller entre spécialistes. Il faut que tous les adultes de l'établissement prennent en compte ces affaires là.

Tous les profs peuvent travailler le sujet, même les profs de maths, même les profs d'histoire. La violence contre les femmes est ancienne, planétaire, on les excise, on leur a bandé les pieds, on les brûle, on leur a imposé des corsets et des ceintures de chasteté. Il faut modifier profondément cette culture particulièrement machiste de l'éducation nationale ; regardez les manuels scolaires.

Pour les petits, il y a le programme « *Les p'tits égaux* » destiné aux enfants du CP au CM2, c'est très bien fait. Ce programme permet de travailler l'égalité, les relations garçons-filles,

les femmes célèbres, il n'y en a pas dans les manuels d'histoire, il faut donc bien qu'elles figurent quelque part !

Il y a aussi notre grande campagne contre les mariages forcés. Nous avons plus de 142 nationalités dans le 93. Un très grand nombre des filles sont soit déjà mariées, engagées, promises. Ces enfants là, les relations garçons-filles, ils ne peuvent même pas comprendre ce que vous leur dites. Nous avons un très joli film à ce sujet là, fait par des lycéennes, qui finit bien. Cela permet aux jeunes de dire que dans la vraie vie, ce serait différent, qu'elle serait morte, elle l'aurait épousé.

Nous avons montré ce film à toutes les premières et terminales de lycées de 2 communes du département (93) avec une évaluation dans laquelle ils nous ont tous dit qu'il fallait le faire beaucoup plus tôt, parce que c'est bien plus tôt que ça se décide. Donc on s'oriente vers les 4^{ème} et 3^{ème}.

Quelques petites filles sont déscolarisées à la sortie du CM2, elles sont envoyées au pays chez les grands-parents, dans la foulée elles sont excisées, mariées de force et elles reviennent enceintes à 15 ans.

Ces enfants sont cassés, massacrés. Il faut se préoccuper des enfants qui sont inscrits en collège et qui ne sont pas là à la rentrée, il faut les chercher, car ce sont des enfants qui souffrent terriblement.

Les hommes violents ont tous la même stratégie. On la connaît.

Mr Jacques Hamon, Mouvement du Nid : merci. Mr Bétrémieux va maintenant nous présenter l'un de ses films et les résultats de l'évaluation.

Mr Bernard Bétrémieux, Association Je.Tu.Il : je vais rebondir sur la nécessaire implication des adultes de la communauté scolaire.

Sensibiliser les jeunes sur ces sujets est relativement simple, si tant est qu'on soit réellement à leur écoute. Ils nous sont reconnaissants de le faire et ont un réel plaisir à se mettre au travail, à réfléchir, à penser, à s'imaginer les uns les autres. En revanche, impliquer les adultes des collèges dans ces actions est beaucoup plus délicat.

Nous savons pourtant qu'une action de prévention n'a de sens que si elle débouche sur un prolongement éducatif où l'adulte tient toute sa place.

Le programme « *Cet autre que moi* » s'adresse aux collégiens, principalement des classes de 4^{ème}. C'est un programme d'éducation à la responsabilité sexuelle et affective, sur le thème des relations garçons-filles, et qui traite des différentes formes de violences mais également du plaisir et du bien être.

Il est composé de 3 films, 3 fictions, qui permettent la distance par rapport au sujet traité au travers des personnages représentés.

A partir de ces fictions, nous créons des espaces de parole où les jeunes peuvent se parler, ensemble, garçons et filles réunis, de sujets et de représentations qui les concernent et ce, sans les identifier ni à des agresseurs, ni à des victimes potentielles. La réalisation du programme est faite de telle sorte que les jeunes sont amenés à se mettre dans la peau de l'un et de l'autre afin d'analyser la complexité des situations et les différents éléments qui rentrent en compte pour créer une situation de violence.

Les amener à comprendre ce qui crée une situation de violence, et analyser comment on en rejette la responsabilité bien souvent sur la victime, est beaucoup plus compliqué parce que l'idée de commettre un acte de violence est insupportable, pour nous comme pour eux.

Notre premier film traite ainsi du sentiment amoureux : dans une fête, des jeunes ont du plaisir ; ils rient, dansent, se cherchent... Il y a une fille qui est très attirée par un garçon qui est lui aussi très attiré par elle. La fille va oser l'inviter à danser... ce qu'ils vont faire, échangeant des mots tendres... on sent que les têtes, les corps se rapprochent, ils sont bien tous les deux, et puis elle va lui demander de l'accompagner pour aller chercher son gâteau d'anniversaire. Un événement va survenir qui va lui ôter son désir d'être avec lui... Elle va partir au fond du couloir, lui va rester dans son désir, va la suivre et va l'embrasser... de force. Et le film s'arrête là.

Le travail de l'animateur consistera à reformuler en questions leurs affirmations

Pour la grande majorité des garçons comme pour la même très grande majorité des filles, c'est elle qui sera désignée comme responsable de ce baiser forcé. Elle l'a cherché parce qu'elle a dansé avec lui, parce qu'elle l'a invité à aller chercher le gâteau. Le travail de l'animateur consistera, entre autres, à savoir reformuler en questions leurs affirmations afin de les amener, d'un film à l'autre, à changer de position par leur réflexion personnelle et l'échange.

Le 2^e film traite plus spécifiquement du thème de la violence verbale, le 3^e de la violence sexuelle. Tous ont en commun un certain nombre de thématiques, traitées de différents points de vue : la séduction, l'expression verbale, la pulsion, le regard, le rôle du groupe, la culpabilité, la différence, la responsabilité, etc.

Au préalable de ces animations qui durent 3 heures dans chaque classe de 4^{ème}, il y a une réunion avec les membres des équipes éducatives et médico-sociales du collège. Nous les sensibilisons aux questions qui vont être soulevées par l'action et nous n'interviendrons par la suite que s'il y a des adultes référents présents dans chaque classe. Contrairement à l'argument qui nous est souvent avancé, leur présence ne gêne en rien la liberté de parole des jeunes. De plus, nous ne sommes pas là pour récolter des paroles privées que les adultes de l'établissement ne pourraient pas entendre. Nous sommes dans un espace public, un espace d'éducation. Et ils découvrent souvent, à cette occasion, leurs élèves avec une capacité à penser qu'ils ne soupçonnaient pas.

Notre action est évaluée par les jeunes comme par les adultes, 15 jours à 3 semaines après notre passage, à travers un questionnaire qui leur est remis à remplir en heure de vie de classe, de façon anonyme.

C'est ainsi que bien souvent jeunes et adultes nous font part de changements de comportements notables dans leurs relations entre eux, d'une forme d'apaisement. Ce dont ils nous sont le plus reconnaissants c'est d'avoir réfléchi. Nous n'allons pas dans les établissements pour lutter contre les violences mais pour éduquer, jouer notre rôle d'adulte et les amener à réfléchir et à penser l'autre. Nous croyons au fait que c'est parce que l'on a pensé quelque chose par soi-même, que l'on risque un jour de se l'appliquer.

Une fois remplis, les questionnaires sont renvoyés à l'association afin d'y être analysés par Virginie Dumont, psychologue, qui constituera un dossier d'évaluation qu'elle viendra restituer à l'équipe éducative et médico-sociale du collège, à charge pour eux de la transmettre aux élèves. L'objectif est de transformer cette évaluation en outil de travail et poursuivre ainsi l'action par l'implication des équipes au sein des collèges. C'est un point fondamental de notre action.

Ce programme a été créé en 1997, à une époque où l'on parlait peu de ces sujets qui nourrissent maintenant les faits divers au quotidien. La vision que nous avons des jeunes, ce qu'ils vivent, ce que l'on ne supporte pas d'eux, sont des sujets sur lesquels il nous faut travailler sachant que si nous voulons faire de la prévention de la prostitution, par exemple - ce qui vous préoccupe dans cette journée - nécessite ce travail-là en amont.

C'est d'ailleurs dans ce cadre que notre action a été initiée à Paris depuis 3 ans, à la demande d'Anne Hidalgo et grâce à l'Observatoire de l'égalité Femmes-Hommes de la Mairie de Paris en partenariat actif avec le Rectorat de Paris.

C'est parce que l'on a pensé quelque chose par soi-même, que l'on risque un jour de se l'appliquer

Quand, dans notre questionnaire d'évaluation, nous posons la question « *Pensez-vous qu'une action comme celle-là peut être utile pour vous, pour les autres, pourquoi ?* », nous avons des réponses comme celles-ci « *Les garçons disent que les filles qui portent des mini jupes sont des putes, c'est totalement inadmissible de dire ça* » ou encore « *Avant je croyais que faire des attouchements sexuels de la part d'un adolescent sur un autre adolescent était pour rire mais maintenant je comprends les conséquences* ».

Si les jeunes ont intégré l'idée qu'un adulte n'a pas à commettre d'agressions sexuelles sur eux, en revanche, il est beaucoup moins évident pour eux qu'une violence commise par un jeune sur un autre jeune en soit une.

Claudine Legardinier abordait ce matin le problème de la victimisation. C'est un phénomène nouveau qui ne relève pas du même schéma que le « souffre-douleur ».

La victime sait qu'elle est une victime et en accepte les conséquences puisqu'elle se conduit comme telle, dédouanant de ce fait le « victimisateur » qui, lui, se donne pour alibi d'agir de cette façon uniquement à cause du statut de la victime comme si cela était « à sa demande ».

C'est un problème que l'on constate quel que soit l'endroit où nous menons nos actions, quel que soit l'arrondissement de Paris, 16^e ou 20^e. Avec des degrés plus ou moins importants en fonction de la capacité d'élaboration des jeunes. Nous travaillons donc actuellement à la conception d'un nouveau programme intégrant, entre autres, cette problématique-là, et qui sera la suite de « *Cet autre que moi* ».

On parlait aussi ce matin du problème de l'image, de celle qu'on renvoie aux jeunes. J'étais très content d'entendre évoquer l'émission « Bachelor », car, pour travailler avec eux, il faut s'intéresser à ce qu'ils voient et à ce qu'ils écoutent. Et ce, sans se faire les chantes de l'ordre moral. Allez sur Skyrock écouter ce qu'ils entendent... la sodomie est un des grands sujets de « conversation ». Et ce mot revient régulièrement dans nos animations, par des jeunes qui ont entre 11 et 14 ans, et qui ne savent pas la plupart du temps de quoi il est question.

Notre choix d'action s'est porté justement sur ce public : les 11/14 ans parce qu'ils sont en pleine puberté, traversés de toutes les pulsions dont ils ne savent pas quoi faire, sachant qu'on leur demande de maîtriser quelque chose sur lequel on n'a pas mis de mots, et que les pulsions sexuelles naissent avant la notion de responsabilité. Avant de leur demander d'être responsable, il faut les amener à parler de ce qui les compose, de ce qu'ils sont.

Il faut s'interroger sur l'environnement pornographique présent aussi dans le cadre familial. Il n'y a pas un débat où la pornographie n'est pas abordée par les jeunes eux-mêmes, comme un référent de conduite. Il y a eu une époque où, pour acheter une revue, il fallait demander à un grand d'y aller en cachette, et la dame ou le monsieur allait chercher ça derrière une étagère. Maintenant vous rentrez dans un magasin de journaux, c'est d'abord ça qui se voit. Et on ne se pose pas la question de savoir ce que ça leur fait et encore moins si on doit en parler avec eux.

Une des choses qui nous font plaisir à la fin des interventions, c'est le nombre de merci. Ils nous sont reconnaissants de les avoir estimés par l'échange instauré, de les avoir écoutés pour ce qu'ils sont et non pas à travers ce qu'on redoute d'eux-mêmes ou pour eux-mêmes. Je me souviendrais toujours de cette jeune fille qui avait écrit à l'association « *Avec vous, j'ai découvert à quoi servait un adulte* ».

J'en reste là pour l'instant. Vous pourrez aussi vous renseigner sur notre site : www.je.tu.il.asso.fr

Il faut s'interroger sur l'environnement pornographique dans le cadre familial

Mr Jacques Hamon, Mouvement du Nid 92 : merci. Nous passons donc à notre dernière intervenante avant de débattre des différentes initiatives qui ont été présentées.

Mme Béatrice Louillet, Chargée de développement, UFCS : L'Union Féminine Civique et Sociale fête cette année ses 80 ans. L'une de ses orientations a toujours été la défense des Droits des Femmes. Elle recouvre aussi d'autres thèmes comme la défense des consommateurs. Nous faisons des formations pour les encadrants avec 3 outils et nous avons aussi une animatrice qui travaille actuellement en région parisienne à la sensibilisation auprès de publics en insertion sur l'égalité hommes-femmes, notamment.

Depuis fin 2004, nous avons développé plusieurs outils :

- le baromètre des représentations : c'est une façon de cadrer un brainstorming sur l'égalité. Nous proposons des affirmations sexistes ou portant à débat, et l'on essaie de faire réagir les participants avec des cartons de vote exprimant une position puis de l'argumenter. C'est utilisable pour tout public.

- nous avons un jeu de questions : il y a 4 séries de 26 questions sur le principe du Trivial Pursuit qui se décident de façon aléatoire sur un tapis de jeu : une série *Vrai/faux*, un *QCM* avec une chance sur trois, une autre série plus difficile *Question/Réponse* et la dernière *Débat d'idées*. Ces questions portent sur les savoirs relatifs à l'égalité femme-homme : sur l'histoire, sur le droit, sur des statistiques, sur le sport qui est l'un des domaines où l'égalité femme-homme n'est pas respectée. Il n'y a aujourd'hui qu'une femme présidente de fédération sportive, par exemple.

Ce jeu permet de remettre en cause les représentations, de faire prendre conscience d'un certain nombre de faits comme l'inégalité salariale, l'inégalité professionnelle ; par exemple il y a 20 familles de métiers, sur 450, qui sont réservées aux femmes, d'où des choix professionnels restreints.

Il y a des questions auxquelles il faut répondre en présentant une argumentation construite à une équipe adverse, laquelle choisira de lui attribuer des points, entre 0 et 4, selon qu'elle sera ou non convaincue.

- nous avons enfin un pub-langage : il s'agit de rassembler des publicités qui montre des femmes pour travailler, à partir de grilles de lecture, sur les représentations que l'on donne d'elles dans la publicité.

Ces outils sont récents et très utiles car nous nous apercevons qu'un grand nombre de jeunes filles n'ont aucune connaissance concernant l'égalité femme-homme. Avant les interventions, elles considèrent que leurs droits sont acquis, qu'elles ont autant de chances que les hommes, mais suite à cette sensibilisation, elles se rendent compte qu'il y a beaucoup de travail à faire.

Nous nous adressons également beaucoup à des femmes qui viennent de l'étranger. Ce qui est marquant c'est qu'elles sont davantage convaincues que des jeunes femmes françaises. Elles se rendent compte plus facilement de la différence par rapport à leur pays d'origine et du chemin qui reste à parcourir. Nous sommes assez peu présents en milieu scolaire mais nous intervenons davantage dans des structures accueillant des jeunes à partir de 16 ans comme les espaces dynamiques d'insertion.

QUESTIONS DE LA SALLE



Mme Christine Laouéan, MdN 92 : *vous parliez des arguments des jeunes agresseurs sexuels disant que la fille l'a bien voulu ; on retrouve la même chose dans le racket où le jeune dit que l'objet lui a été donné et non pas qu'il l'a racketté.*

Mr Bernard Bétrémieux : c'est vrai et il faut savoir que le mot « racket » n'est plus utilisé avec la même signification qu'avant. Dans beaucoup de collèges, on a affaire à des situations où le racket n'est plus ce que l'on voyait traditionnellement, c'est-à-dire un groupe de grands faisant pression sur un plus petit pour avoir de l'argent ou autre. Cela commence maintenant par des systèmes de prêts mais petit à petit, ils ne se rendent plus les choses et le mot racket est utilisé pour qualifier cela. Il faut, je pense, rattacher cela à la « victimisation » dont on parlait tout à l'heure.

Mme Emmanuelle Piet : ce sont les mêmes mécanismes, c'est de la stratégie pour que la victime pense qu'elle est coupable. On a beaucoup de révélations d'enfants à qui on a pris quelque chose et qui sont dans de grosses difficultés.

On peut aussi faire de la prévention des jeux « cons » c'est-à-dire la canette, le cercle imaginaire, l'anniversaire, le foulard, tous ces jeux dans lesquels quelques grands vont violenter un petit, un différent, « un fragile, un moche », avec des règles particulières comme passer entre les jambes et autre.

Cette prévention de la violence à l'école est indispensable mais n'oublions pas que ça commence à la maison ; 1 enfant sur 10 en France regarde papa taper maman sans que personne ne lui rappelle quoi que ce soit de l'ordre de l'interdit, c'est même là qu'il apprend.

Quand on voit un grand taper un petit à l'école avec sa ceinture, ce n'est pas au cinéma qu'il a appris ça mais chez lui. Il y a encore 48% des français qui pensent que les punitions corporelles sont éducatives. Tant que les grands pensent que c'est normal, ça ne peut pas avancer.

Un participant : *quelle est la place que vous accordez à la transgression dans la construction identitaire de la personnalité adolescente ? Est-ce que dépasser les limites ça aide à se construire ?*

Mr Bernard Bétrémieux : vous faites référence à ce que nous abordions tout à l'heure concernant la pornographie. Il y a eu des générations où la pornographie n'était pas à portée de main comme aujourd'hui. On pouvait penser que cette transgression rentrait dans le cadre d'une évolution personnelle et cet interdit posé permettait de savoir que ça n'était ni une norme, ni une référence. La transgression avait lieu parce que l'interdit était parfaitement marqué alors que dans tout ce qui concerne la pornographie aujourd'hui, la transgression n'est pas marquée. On peut aussi se demander si toute l'information qui est divulguée en permanence sur toutes les maltraitances faites aux adultes comme aux enfants ne rend pas la chose normale d'une certaine façon, puisque ça se fait.

Des comportements qui sont pourtant dénoncés peuvent avoir l'air banal à force d'être rabachés en permanence. Les jeunes en parlent sous le terme de mode, « ça devient une mode ». Et là, il n'y a plus non plus de transgression.

Une participante : *depuis le début de l'après-midi, on parle de la prévention des conduites sexistes mais dans leur expression la plus insupportable. Ce qui me pose problème c'est que nous sommes tous un peu imprégnés, complices, et dans des situations plus subtiles, je ne sais pas très bien comment échapper à cela en toute circonstance et d'ailleurs faut-il y échapper systématiquement ? On a été construit comme cela, cela fait partie de nos schémas, il y a des tas d'expression qui nous y conduisent.*

Mme Emmanuelle Piet : ça nous a amené à faire du théâtre de l'opprimé sur les comportements sexistes des professionnels. Ce que les jeunes nous reprochaient pendant un temps c'était de ne rien dire. Par exemple, quand un prof de gym ne dit rien alors qu'une fille vient lui

confier qu'on lui a mis une main aux fesses. Ils reprochaient aux adultes leur incompetence totale à prendre en charge les violences sexistes. On peut travailler cela avec des saynètes de théâtre.

On n'est pas structuré comme ça, on est construit comme ça. Regardez ce qui se passe dans les crèches, les espaces filles n'ont qu'une ouverture, les espaces garçons en ont deux. Ils peuvent sortir. La cuisine n'a qu'une ouverture, le garage en a deux. Il y a des choses autour de ça. L'association 'Du côté des filles', nous montre les livres d'enfants comme on ne les a jamais vus : dans un livre d'enfant, il y a 50 fois maman avec un tablier, et 100 fois papa avec une petite mallette qui sort travailler. Alors que ça ne se fait plus du tout, dans toutes les villes les mères sortent travailler.

Ce sont des constructions donc on peut progresser.

Mme Béatrice Louillet : je voudrais compléter en vous disant que nos adhérentes, qui sont au courant de beaucoup de choses au niveau des femmes, étaient les premières surprises face à certaines informations contenues dans notre jeu. Elles nous ont dit qu'elles avaient encore beaucoup de choses à déconstruire pour elles-mêmes. Et déconstruire cela est très long.

Mme Emmanuelle Piet : quand on travaille ces questions là, on est obligé de repenser la façon dont on est soi-même. On engueule plus fort un garçon pour sa mauvaise copie qu'une fille, comme si, elle, on ne pouvait pas trop lui en demander.

Mr Bernard Bétrémieux : cela montre qu'il est indispensable de travailler avec les adultes et que le travail avec les jeunes est presque un prétexte à travailler avec les adultes.

Une participante : *je suis éducatrice, je pense au cas d'une jeune femme qui, pour ne pas être mariée de force, avait quitté la maison mais dormait dans sa voiture malgré son boulot. Le directeur de l'institution a dit un jour en parlant de cette situation « c'est bien l'épanouissement de la femme, maintenant vous avez une bagnole ». C'est pathétique. Une équipe d'éducatrices et un directeur.*

Une participante : *ce que vous dites me fait regarder autrement une affiche de prévention sida dont le slogan est « les femmes aiment les hommes qui les protègent ».*

Mme Emmanuelle Piet : les campagnes de prévention sida, si on les décrypte, sont toutes plus machistes les unes que les autres.

Un participant : *on a beaucoup parlé de publicité, de pornographie, intégrez-vous la censure dans vos réflexions sur la prévention ?*

Mme Emmanuelle Piet : un grand morceau du courant féministe a très fortement protesté au moment de l'affichage d'une publicité pour un chocolat mettant en scène une très belle fille, à genoux, et qui disait « quand elle dit non, ça veut dire oui ». Face aux protestations, ils l'ont supprimé et nous ont envoyé des excuses. Il y a un moment où tout n'est pas possible et ce n'est pas de la censure, c'est du respect.

Je rappelle quand même que le « porno », bien qu'il soit partout, est interdit à la vente des mineurs de 18 ans et que si les lois étaient appliquées, on n'en serait pas là. La loi existe. Les enfants nous disent « papa m'a violé mais avant il m'a fait regardé une cassette porno », je rappelle que ce papa peut avoir 20 ans de prison. Montrer une cassette porno à une petite fille, c'est interdit par la loi.

Il y a une nécessité de réfléchir l'accès à la pornographie au niveau de la protection des enfants.

Mr Bernard Bétrémieux : beaucoup de jeunes dans nos débats nous disent que c'est chez eux qu'ils voient la pornographie. Je me souviens d'une jeune fille qui nous disait, et la Principale du collège était présente pendant l'animation, que la télévision chez elle était bloquée sur le canal XXL. Je n'aborde pas cette question avec les jeunes sous l'angle de la censure. J'essaie de créer des espaces pour mettre des mots sur tout ça et prendre en compte ce qui les encombre pour leur permettre de l'évacuer.

Qu'est-on en mesure ou non d'interdire et que peut-on mettre en place au niveau éducatif ? Sans omettre de réfléchir au regard que nous portons sur eux, comme à ce que la sexualité nous renvoie.

Une participante : *nous parlons toujours du viol des filles, mais il y a aussi des garçons qui sont violés.*

Mr Bernard Bétrémieux : bien sûr. À ceci près que, pour les jeunes filles et les jeunes garçons, le viol d'un garçon est beaucoup plus insupportable que le viol d'une fille.

Un participant : *l'image de l'homme est souvent éludée quand on parle de l'image de la femme. Les femmes sont plus victimes de violences, c'est sûr, mais être un mec n'est pas non plus évident et le dire ce n'est pas tomber dans le machisme. Il faudrait aussi s'occuper de l'espace qu'on donne aux hommes pour être autre chose que des machos.*

Mme Mouret : quand nous avons changé le titre de notre campagne dans les écoles c'était justement pour cette raison, car le sexisme concerne les femmes et les hommes, les filles et les garçons. Il enferme les uns et les autres dans des rôles sociaux stéréotypés.

Une participante: *je suis éducatrice à l'ASE, j'ai rencontré des jeunes filles qui acceptaient des comportements sexistes, voire violents, à leur égard parce qu'elles n'avaient pas eu au sein de leur famille de reconnaissance. Les familles ont une grande importance dans la construction de l'estime de soi, dans la capacité des jeunes à dire non, à poser des limites.*

Mme Emmanuelle Piet : pour moi, l'un des grands problèmes de l'ASE c'est la philosophie autour du maintien du lien à tout prix, or, la jeune femme que vous décrivez est comme 10% des femmes qui appellent viol femme information, des multi victimes, qui ont commencé à être victime très tôt dans l'enfance, d'un biberon qui tue très efficacement, à savoir une mère mal aimante, maltraitante, et qui n'a pas permis d'avoir un minimum d'estime de soi.

Un certain nombre de victimes de viol collectifs ont été tellement maltraitées et mal aimées que le seul travail éducatif que l'on peut avoir avec ces enfants-là, est de repartir du départ, de leur montrer que leurs parents étaient maltraitants. Je voudrais dire aussi que ce sont les garçons qui sont le plus victimes de violences éducatives. Plus de 60% des garçons entre 0 et 4 ans subissent des punitions corporelles. Et ce sont des femmes qui les donnent ou qui disent des choses comme « tu pleures pas, t'es un garçon, t'es un dur ».

Un participant: *et oui il faut le dire, ce sont les femmes qui éduquent les enfants*

Mme Emmanuelle Piet : les victimes des bourreaux sont parfois du côté des bourreaux et dans cette société de domination masculine maximum, quand on est castagné, opprimé, il ne reste plus qu'à faire la même chose ; c'est une chaîne de la violence que l'on connaît bien. Et quand on frappe son enfant, on peut être rassuré, d'abord il jouera aux jeux « cons » dans les collèges, après il fera du bizutage et, père de famille, il pourra frapper ses enfants. Cette chaîne de la violence là est fondamentale et c'est autour de ça qu'il faut travailler.

Mr Bernard Bétrémieux: en même temps je voudrais dire que l'on ne peut pas s'adresser aux jeunes qu'en termes d'un monde fait de menaces... drogue, sida, viol, etc. On prend aussi le risque d'assimiler l'ensemble d'une communauté à un acte qu'on veut stigmatiser.

Une participante : *je voudrais donner un exemple. Des enfants m'ont signalé un jour à 12h30 un enfant qui avait des bleus au visage. Depuis le matin, il avait été en cours et aucun adulte ne l'avait signalé. Et c'est un enfant que j'avais déjà vu pour une suspicion de maltraitance.*

Un participant : *il me semble que les interventions de Mme Piet et Mr Bétrémieux sont complémentaires. Mr Bétrémieux offre un espace de parole et donc il faut écouter ce que disent les enfants, mais ça n'empêche pas de dire qu'il y a des familles nocives. Il y a chez les jeunes une grande méconnaissance de la sexualité, de leurs droits mais aussi de comment ça pourrait fonctionner entre leurs parents et eux en référence à une loi et à leurs droits.*

Mr Bernard Bétrémieux : je suis d'accord mais il faut se poser la question de ce que nos jeunes sont capables d'intégrer comme information. Il faut les replacer au cœur du système dans une dimension sensible d'eux-mêmes alors que l'information, la plupart du temps, évite ce côté sensible. Et pour amener une information il faut d'abord les mettre, eux, en état de l'entendre. C'est complémentaire mais se préoccupe-t-on suffisamment de ce qu'ils sont en mesure d'entendre ?

Mme Emmanuelle Piet : et de ce qu'on est en mesure de traiter car quand nous avons travaillé sur les punitions corporelles avec les enfants, on s'est bien rendu compte que l'on se heurtait à quelque chose d'impossible puisque les punitions corporelles en France, c'est admis ! L'espace de réflexion sur ce sujet qui les intéresse, et dont ils ont envie de parler, est sacrement limité par le fait que c'est « normal » aujourd'hui de frapper un enfant. On ne peut pas faire que du négatif avec les enfants, j'en suis bien d'accord, mais avec les adultes, il faut faire réfléchir sur ce que c'est la violence, une claque dans la figure, sur les fesses, etc.

Mr Bernard Bétrémieux : nous sommes dans un atelier sur le thème des outils de communication par rapport à la prévention. Outre la question à se poser sur ce qui motive nos interventions auprès des jeunes, il est aussi important de réfléchir au type de parole que nous souhaitons faire émerger. Jusqu'où faut-il les amener à nous parler, à se parler, car il ne faut pas oublier qu'ils vivent avec ce groupe après l'intervention, et l'on sait combien le groupe est déterminant à cet âge. Jusqu'où avons-nous le droit d'aller, que fait-on de la parole des jeunes, quels risques leur fait-on courir par rapport aux autres membres d'un groupe ?

Une participante : *il s'agit bien d'éduquer les enfants à vivre ensemble, leur donner la parole très tôt, dès le primaire sur des questions comme qui suis-je, je m'estime et pour m'estimer je me respecte et je respecte l'autre. Tout ça doit être successivement introduit jusqu'à arriver à comprendre qu'il y a des dangers dans la vie.*

Une participante : *dans mes interventions, quel que soit le travail en amont, le gros souci ce sont les révélations, même quand on travaille avec des fictions qui amènent une distance.*

Mme Emmanuelle Piet : quand on a commencé à faire de la prévention des agressions sexuelles, les enfants parlaient, faisaient des révélations, et il y avait de la part des animateurs quelque chose comme de la fascination et du contentement à aider ces enfants. À partir du moment où on a compris qu'on ne voulait pas que les enfants fassent des révélations pendant la séance, mais après, on a modifié notre façon d'intervenir. Tous les outils peuvent entraîner une révélation. Mais c'est très mauvais car, ensuite, dans le groupe classe, celui ou celle qui a parlé devant les autres n'est plus que cela. Si l'enfant veut vraiment parler maintenant, il faut que le deuxième animateur sorte avec lui, c'est pourquoi il faut deux animateurs.

Mr Bernard Bétrémieux : nos animateurs apprennent à utiliser nos programmes en fonction du débat qu'ils veulent instaurer et qu'ils doivent maîtriser pour respecter l'intime de chacun dans le groupe. Ils sont formés pour cela. De la même façon, nous concevons nos outils en conséquence. Les révélations qui ont pu nous être faites, l'ont toujours été en dehors du débat du groupe. Ça me semble très important.

Mme Mouret : il faut poser les règles en début d'intervention, avant de commencer, on n'est pas là pour pénétrer dans l'intime de l'enfant. La parole est ouverte mais il y a des règles à poser d'emblée. Il est possible de rencontrer des adultes ensuite mais ça il faut le dire dès le début.



CONSTRUIRE SA VIE RELATIONNELLE, COMMENT MODIFIER LES FAUSSES CROYANCES PLUS EFFICACEMENT

Mme Isabelle Nazare-Aga,
Psychothérapeute comportementaliste et cognitive,
spécialisée dans l'aide aux victimes de manipulateurs, en
affirmation et estime de soi.

Le texte proposé ici est extrait de « *Approcher les autres, est-ce si difficile?* »? Isabelle NAZARE-AGA, Ed de l'Homme (diffusé par Interforum)-2004. Toute reproduction est interdite. Il a été complété par des exemples et précisions donnés au cours de l'atelier.



À l'exception du terme « timide », les concepts d'anxiété sociale, de phobie sociale, de timidité sont encore peu connus du grand public. En effet, de nombreuses études en psychologie et en psychiatrie ont pu déceler des degrés dans ce que les professionnels nomment *anxiété sociale*. Celle-ci relève d'une peur des autres, de leurs réactions ou encore d'un malaise particulier envers ceux qui représentent une menace émotionnelle, par exemple les étrangers, les figures d'autorité ou les personnes du sexe opposé.

Les anxieux sociaux

Alors que le « non-timide » supportera certains désagréments passagers – cœur qui bat plus fort, un léger rougissement ou un faible tremblement, une respiration quelque peu entravée – pour considérer davantage l'aspect positif de la situation, les anxieux sociaux ont tendance à se concentrer particulièrement sur ces symptômes physiques. De fait, ils n'attendent pas de se trouver dans ces situations embarrassantes pour éprouver de tels symptômes; ils les ressentent à l'avance et préfèrent renoncer d'entrée de jeu, convaincus de courir à la catastrophe. On peut donc se sentir ridicule ou anxieux lorsqu'on est seul, rien qu'à l'idée d'avoir commis un faux pas ou d'avoir à rencontrer certaines personnes. C'est ce qu'on appelle l'*anticipation anxieuse*. Celle-ci peut d'ailleurs déjà commencer dans l'enfance ou l'adolescence.

Contrairement aux autres phobies (des ascenseurs, de l'eau, des oiseaux...) où le scénario catastrophe ne se produit pas (exemple : suffoquer et mourir dans un ascenseur), l'anticipation anxieuse des phobies sociales peut être renforcée par le fait que l'exposition aux situations sociales anxiogènes apporte effectivement son lot de symptômes. Si la personne redoute de trembler, de rougir, de mal s'exprimer, d'être crispée, d'être maladroite, cela se produira probablement si elle affronte, *sans préparation spécifique*, la situation sociale qu'elle craint.

L'intense anxiété passagère que peut ressentir à peu près 73 % de la population adulte lors de la prise de parole *face* à un public, est une *anxiété de performance* connue sous le terme de « trac ». Le trac s'associe à de fortes manifestations somatiques comme l'augmentation excessive du rythme cardiaque liée à la sécrétion d'adrénaline et de noradrénaline. C'est aussi une anxiété sociale mais elle est particulière : le stress engendré est limité dans le temps, le plus souvent juste

avant la situation anxiogène. On ne parle pas de « trac » lorsque l'on évoque un mal-être plus généralisé *parmi* les autres (et non *face* à un auditoire ou à un jury), où l'on n'a aucune performance à fournir.

L'anxieux social a du mal à faire des demandes, des refus, à exprimer des critiques, si possible constructives, à dire quand ça ne va pas. Dans le cas des refus, la culpabilité va être très importante et s'exprimer par de nombreuses excuses, répétitions, etc. Le lien avec l'autre n'est donc pas simple. Il peut également avoir du mal à contre-argumenter, il a peur de déplaire. Sur le plan cognitif, son schéma de pensée est du type « il est indispensable pour un adulte d'être aimé, estimé, par toutes les personnes de son entourage ».

Le phobique social

Selon la classification américaine des critères diagnostiques du DSM-IV, le phobique social ressent une peur persistante et intense vis-à-vis d'une ou de plusieurs situations sociales ou exigeant de lui une performance, et durant lesquelles il est en contact avec des gens non familiers ou peut être exposé à l'observation attentive d'autrui. Il craint de se conduire (ou de montrer des signes d'anxiété) d'une manière embarrassante ou humiliante. Le fait de se retrouver dans une situation sociale qu'il redoute provoque chez lui une réaction *systématique* d'anxiété, qui peut même prendre la forme d'une attaque de panique. Cette peur est excessive et irrationnelle, ce que le phobique social reconnaît parfaitement.

Ainsi, ce phobique en vient à éviter toutes ces situations sociales ou «de performance» qu'il redoute tant. Lorsque aucune échappatoire ne se profile, il ressent une anxiété très intense qui peut aller jusqu'à la détresse. Contrairement au trac, l'évitement, l'anticipation anxieuse et la détresse dans les situations sociales redoutées interfèrent avec le fonctionnement de la personne dans sa *vie de tous les jours* ; cela touche donc le fonctionnement professionnel ou scolaire, les activités et les relations sociales. Cette peur et cet évitement ne sont pas attribuables aux effets physiologiques directs d'une substance (drogue ou médicament) ni à une maladie mentale ou à un trouble mental connu.

Les phobiques sociaux sont donc invalidés par deux choses : leur anxiété intense vis-à-vis de situations très banales (signer un chèque devant autrui, entrer seul dans un café, appeler un serveur au restaurant...) et les évitements qui les amènent à devenir de fins stratèges pour cacher leur trouble. Affronter le regard d'autrui est pour eux quasi insoutenable. Leur anxiété est alors telle que les manifestations neurovégétatives liées au stress, comme rougir, transpirer, trembler ou bégayer, deviennent à leur tour objet de la crainte (« Et si tout le monde le remarquait ? »). Les premiers signes de la vraie phobie sociale apparaissent habituellement à l'adolescence. Des études publiées en 1992 ont montré en effet que de 2 à 4 % de la population, et ce dans la plupart des pays, est touchée par la phobie sociale. Ce pourcentage atteindrait même 10 % chez les Japonais.

Des questions concrètes et précises peuvent vous permettre de déceler la présence d'une véritable phobie sociale. Outre l'évitement des groupes et des inconnus, évitez-vous :

- d'entrer seul dans un café ?
- de prendre un repas seul (voire accompagné) dans un restaurant ?
- de lever le bras pour héler un serveur ?
- d'appeler ou de répondre au téléphone ?
- de signer un chèque sous les yeux de quelqu'un ?
- d'exécuter une tâche en étant observé ?
- d'inviter des gens chez vous ?
- de converser avec des commerçants ?

Lorsque la liste s'allonge, la phobie sociale est dite « généralisée ». À cette liste, on peut ajouter deux autres questions significatives :

- Êtes-vous obnubilé à l'idée de rougir, de trembler, de transpirer ou de bégayer en présence d'autrui ?
- Redoutez-vous que cela se remarque ?

La personnalité évitante

Toujours d'après les critères diagnostiques du DSM-IV, la « personnalité évitante » est un trouble de la personnalité, alors que la phobie sociale, en comparaison, est un trouble anxieux. La personnalité évitante présente un ensemble d'inhibitions sociales, le sentiment de ne pas être à la hauteur et une hypersensibilité face à l'évaluation négative.

Ce trouble, qui apparaît habituellement au début de l'âge adulte et dans des contextes divers, se traduit par *au moins quatre* des manifestations suivantes :

1. évite les activités professionnelles qui entraînent des contacts importants avec autrui, par peur d'être critiqué, désapprouvé ou rejeté ;
2. est réticent à s'impliquer avec autrui, à moins d'être certain d'être aimé ;
3. restreint ses relations d'intimité par peur de se sentir honteux ou ridicule ;
4. craint d'être critiqué ou rejeté en situation sociale ;
5. reste réservé lors de nouvelles situations interpersonnelles, car ne se sent pas à la hauteur ;
6. se perçoit comme socialement incompetent, sans attrait ou inférieur aux autres ;
7. est particulièrement réticent à prendre des risques personnels ou à s'engager dans de nouvelles activités par crainte d'éprouver de l'embarras.

Deuxième comparaison avec la phobie sociale : cette dernière peut être diagnostiquée pendant l'enfance (adolescence), alors qu'on ne pose le diagnostic de la personnalité évitante qu'à l'âge adulte.

Troisième comparaison : tandis que le phobique social est conscient d'un bon nombre de ses handicaps, la personnalité évitante minimise voire *nie* ses problèmes. Cette dernière dira manquer d'intérêt pour les contacts sociaux et les activités qui y sont reliées. Il pourra aussi prétexter un manque de temps pour cela.

Autre différence : ses compétences sociales et sa communication non verbale sont moins développées que chez le phobique social. Les personnalités évitantes peuvent sembler à l'aise mais ne le sont pas; elles n'ont pas d'amis alors que le phobique social peut en avoir 1, le timide peut en avoir 1, l'anxieux social non timide peut en avoir 40/50, bien qu'il soit quand même anxieux social.

La personnalité évitante a très peu de tolérance à éprouver des émotions fortes, surtout d'anxiété ou de tristesse. Elle se réfugie dans l'isolement et dans des rêveries de succès. Chez elle, le monde imaginaire prend le pas sur la réalité. Il ne s'agit pas pour elle d'agir, mais de renoncer et se protéger en se donnant l'impression que tout se règle comme par miracle.

Elle vit alors en alternance de l'autodévalorisation et des rêves de succès, de richesse, de bonté et de beauté, passant d'un monde réel, médiocre, (en conséquence de ce fonctionnement), à un monde fictif, extraordinaire.

Convaincue par la seule présence de ses rêveries de réussites en tout genre, la personnalité évitante s'arrange finalement pour ne pas se croire si nulle, si pauvre, si moche; elle se convainc de ses chances... C'est une façon pour elle de conserver un minimum d'estime personnelle, même si, dans le fond, elle ne prend pas ses rêves pour des réalités. Elle envie secrètement le succès des autres et en devient souvent aigrie...

L'appréhension d'être envahie par les collègues de travail, les voisins, voire par toute personne qu'elle rencontre, est au centre de son problème. Elle se dit déçue par les autres pour justifier son

isolement. Sa devise : « Pour vivre heureux, vivons cachés. ». De là, elle ne s'entoure que de son conjoint et de ses propres enfants. Elle fait de la place à de très rares amis si elle est certaine d'en être aimée ou d'être appréciée. Le monde des autres représente une sorte de danger.

Les timides

Bien moins grave que la phobie sociale ou la personnalité évitante, la timidité n'est pas une maladie à proprement parler. Elle n'en reste pas moins une entrave retentissante à un épanouissement personnel et social.

Souvent, on observe le début de la timidité durant l'enfance ou l'adolescence. Beaucoup de timides se rappellent « l'avoir toujours été ». Des adultes qui observent des enfants trop réservés ont encore la fâcheuse tendance à croire que « cela passe *avec le temps* ». Cette conception est une erreur courante et regrettable, d'une part, parce que c'est rarement vrai, d'autre part, parce qu'on reconnaît rarement le problème pour ce qu'il est : l'enfant étant perçu uniquement comme un enfant « sage », on ne s'en soucie pas outre mesure. J'espère que l'information diffusée au plus grand nombre depuis quelque temps dans nos contrées alertera plus tôt les parents ainsi conscientisés.

La timidité n'est pas un simple trac passager. Elle est durable. Elle regroupe à la fois un malaise intérieur face à certaines situations sociales et un ensemble de comportements d'inhibition. Contrairement à ce que d'anciens timides peuvent dire eux-mêmes, elle ne disparaît pas automatiquement avec l'âge. Il est faux de croire que « plus on vieillit, moins on est timide ». Si certains sont devenus, effectivement, moins timides ou plus timides du tout, c'est qu'ils se sont remis en question de façon efficace.

La personne timide est réservée, inhibée et fuyante, malgré son désir d'être parmi les autres. Tout comme le phobique social, elle est consciente de son problème, mais, contrairement à lui, elle cesse de fuir une situation sociale précise une fois le premier cap passé. Sa gêne n'est pas aussi intense et ne va pas jusqu'à la panique.

Le timide aime les gens, mais il ne le montre pas d'emblée. Il ne participe pas spontanément à la conversation d'un groupe lors d'un apéritif, d'un dîner ou d'une réunion d'association, par exemple. Il est gêné de ne pas connaître tout le monde ! Il doit d'abord jauger de l'ambiance d'un groupe pour s'y sentir ou non rassuré. Il fonctionne comme s'il était un intrus ; comme s'il ne constituait pas un élément de ce groupe au même titre que les autres. De fait, il ne s'inclut pas assez rapidement voire pas du tout.

Non seulement la personne timide éprouve de la difficulté à prendre la parole en public, mais elle n'aborde pas l'inconnu à côté d'elle. Elle redoute même très souvent le contact avec une personne du sexe opposé (surtout si celle-ci est attrayante). Il lui est aussi difficile de maintenir la conversation car ses phrases sont courtes et ne comportent pas d'informations d'ordre personnel. Elle se positionne systématiquement de manière à satisfaire aux besoins et aux opinions d'autrui, et éprouve de la difficulté à exprimer ses demandes, ses refus et ses sentiments. Elle se sent d'emblée inférieure aux autres par son statut ou simplement par sa propre personnalité.

QUESTIONS DE LA SALLE



Une participante : *ce qui distingue la timidité et la phobie sociale, c'est l'anticipation anxieuse?*

I. Nazare-Aga : Tous les anxieux sociaux ont une anticipation anxieuse. Le phobique social est au moins timide sauf qu'il a moins d'amis, il est obnubilé par les manifestations neuro-végétatives de ses émotions d'anxiété, du type tremblement, chaleur, bégaiement, etc. Si dans une consultation individuelle, qui dure plus d'une heure, la personne, très rapidement, me dit à quel point elle est obnubilée par l'idée de rougir, de transpirer, qu'elle va éviter une situation par peur de rougir, de transpirer, je sais que c'est une phobie sociale.

Le traitement de la phobie sociale est différent de celui de l'anxiété sociale. Il est comportemental, il n'est pas cognitiviste. On va entraîner ces personnes à faire de l'exposition in vivo, c'est ce qui est le plus efficace pour les phobiques sociaux. Je n'ai pas besoin de faire cela avec des anxieux sociaux.

La phobie sociale est une pathologie très importante, invalidante; elle est prise en charge par la sécurité sociale et par l'hôpital mais il y a peu de spécialistes. Il faut organiser des jeux de rôle, par exemple une simulation d'apéritif pour celui qui a peur de trembler. Il faut que l'anxiété soit très forte, qu'elle monte. Généralement les phobiques sociaux, dès qu'ils commencent à avoir peur, fuient. Ils n'ont jamais vécu la suite de leur anxiété, ils croient qu'elle monte jusqu'à s'évanouir alors qu'en fait cela n'arrive pas. Il faut donc leur montrer que cette anxiété, fort désagréable, fait un pallier puis diminue progressivement. L'exercice est répété pour arriver à ce résultat. Il y a des quotations, comme pour la douleur, pour chaque exercice.

Ensuite les phobiques sociaux descendent en intensité et se retrouvent au niveau des anxieux sociaux. Dans ces cas-là, ils peuvent suivre le traitement de l'anxiété sociale avec un apprentissage aux habiletés sociales et l'on introduit la thérapie cognitive.

Autre indice pour repérer un phobique social : je demande s'il va dans un restaurant ou une brasserie, seul. S'il dit non, seul ou accompagné, on est dans la phobie sociale. On peut vous dire par exemple « je peux le faire » mais, si vous insistez un peu, vous vous rendrez compte qu'il ne le fait pas.

Chez ceux qui y vont, il peut y avoir ce que l'on appelle un évitement subtil; par exemple s'asseoir sur une chaise, et pas sur une banquette qui est généralement face à la salle. Tous les phobiques sociaux s'installeront dos à la salle; une exception toutefois s'il y a un miroir dans lequel ils voient toute la salle.

Autre question : vont-ils au cinéma tout seul. Les phobiques répondent non. Les timides vont souvent répondre non, les anxieux sociaux peuvent répondre oui. Ceux qui n'y vont pas craignent que tout le monde juge, décèle qu'ils sont seuls, qu'ils n'ont pas d'amis; les anxieux sociaux pensent qu'ils sont transparents. Ils pensent que quelqu'un, en un seul regard, a déjà scanné toute leur vie. Ce sont des pensées magiques.

Ils sont aussi égocentrés, ont des pensées comme « les gens vont penser que je suis une pauvre fille toute seule, à mon âge, je dois être une vieille fille », « j'ai pas d'amis, ils vont se demander pourquoi », etc.

Dans la réalité, et c'est là que l'on fait une confrontation cognitive, il y a de fortes chances que les gens devant et derrière eux ne les aient jamais remarqués, soit parce qu'ils sont seuls eux aussi, mais avec un bouquin, soit parce qu'ils sont en discussion.

Le phobique social qui a ces anticipations anxieuses va très loin dans l'irrationalité. Le problème c'est qu'il ne va pas voir le film qu'il voulait voir.

Une participante : ça ne fait que s'aggraver alors?

I. Nazare-Aga : Oui, ça ne fait que s'aggraver quand il n'y a pas de traitement. Les parents n'utilisent pas le terme de phobie sociale pour parler de leurs enfants, ils parlent de timidité. Cette méconnaissance des parents, et parfois des professionnels, fait que l'on ne tire pas la sonnette d'alarme suffisamment tôt. De plus, la croyance populaire « avec l'âge ça s'améliore » est une grosse erreur. Mes patients ont jusqu'à 70 ans et l'anxiété sociale qu'ils me décrivent a commencé à l'âge de 12 ans ou même 7 ans. Cela ne s'améliore pas avec l'âge mais avec une prise de conscience sur soi, des lectures, une volonté d'enfer de pouvoir en sortir. Certains s'en sortent seuls, sinon il y a des thérapeutes spécialisés et ce traitement est en fait très court. On peut rester 35 ans avec une forte anxiété sociale et la traiter en quelques mois. C'est une stratégie extrêmement disciplinée dans laquelle on modifie entre autre les cognitions.



Emotions et cognitions en Stratégie Rationnelle Emotive (SRE)

Le dialogue socratique va permettre de vérifier un certain nombre de fois par jour, voire par semaines, que ce ne sont pas les événements qui provoquent les comportements - « je t'ai giflé ma fille parce que tu m'énerves » - mais la traduction que la personne fait de cet événement. Ce terme s'entend sur un plan psychologique, ici événement veut dire un fait, une situation.

Il permet de vérifier ce à quoi je crois, et qui est à la source d'émotions fortes comme l'anxiété, la culpabilité, la colère, la jalousie, et qui amène des comportements complètement incohérents ou inadaptés selon moi et mon entourage.

Sur un plan pratique, très peu de gens sont rationnels ; l'émotion est très importante quand elle est rationnelle mais, parfois, elle prend trop de place.

Quelques précisions pour bien comprendre le schéma d'Ellis ci-joint, « les gens sont souvent sympas » est une pensée ou croyance rationnelle, parce qu'il y a le mot « souvent » ; « les gens ne sont pas sympas » est à l'inverse une pensée ou croyance irrationnelle, en raison de son caractère global.

Les personnes que nous rencontrons manquent souvent de vocabulaire pour décrire les émotions qu'ils ressentent et leur intensité. Or, il est très important dans nos professions d'aider les gens à décrire précisément ce qu'ils ressentent. Je me sens bizarre, pas bien, ce n'est pas précis. La peur, la colère, être contrarié, fâché, décrivent des émotions ou des états émotionnels précis.

Quand on évalue l'intensité d'une émotion entre 0 et 10, « être furieux » n'est pas à 4, c'est au moins à 8 ; pour les inhibitions et les fuites, au niveau du taux d'anxiété, c'est au moins 8 aussi. Quand il y a une phobie, évitement, les gens sont souvent à 8.

La tristesse est aussi une émotion à traiter dans les troubles anxieux. La joie, par contre, ne concerne pas ces troubles.

Le traitement d'un mythomane inclut ces émotions de joie, supériorité, légèreté ; toutes ces sensations complètement irrationnelles mais qui lui procure de la joie.

Dans le cas des érotomanes, les émotions liées à la joie sont aussi à traiter. Ils ont parfois des comportements de harceleur. En effet, ils pensent que l'autre les a vu, qu'à travers ce regard, ils se sont compris et que leur amour doit rester secret. Cela génère d'abord de l'émotion positive mais basée sur un dialogue intérieur complètement erroné ; plus ça dure dans le temps et plus les émotions positives vont se transformer en frustration. La colère peut alors prendre le relais et ces personnes peuvent à un moment être dangereuses. Comme les mythomanes qui sont découverts.

Une autre classification des émotions intègre le dégoût, la jalousie, l'amour et la culpabilité. La culpabilité est généralement liée à la peur. La jalousie, à la colère. L'amour, à la joie.

Il est rare de n'avoir qu'une seule émotion, un seul type d'émotion. En entretien individuel, il peut donc être très utile de donner une liste des émotions à un interlocuteur qui vous dit par exemple « je sais pas, j'étais pas bien ». Cela aide beaucoup les patients, qui ne prennent pas toutes les émotions de la liste, mais qui choisissent très précisément celles qu'ils ressentent.

En même temps que l'on ressent des émotions, il y a aussi des manifestations psychosomatiques. Certaines se voient, trembler, rougir, d'autres non, le cœur qui bat, la sécrétion d'hormones du stress dans le corps, par exemple.

Une émotion travaille à l'intérieur ! Plus on est anxieux, plus on a des troubles ; du sommeil, digestifs, comme certains ulcères chroniques, dermatologiques, gynécologiques, troubles sexuels, etc.

Soit c'est tout à fait ponctuel, soit, à cause de l'anticipation anxieuse, le corps est déjà en train de sonner l'alerte alors que l'on n'est pas encore dans la situation redoutée. Les grands anxieux ont des marques sur le visage, des rides, car, sans s'en apercevoir, ils pensent toujours très fort. Donc le corps accompagne tout cela, ce qui n'est pas gratuit en terme de santé.

Venons-en aux cognitions. Ce schéma d'Ellis peut également être donné aux patients, pour qu'ils comprennent comment cela fonctionne.

Pour quelqu'un qui n'ose pas prendre la parole, on pourrait donc dire « c'est parce que je suis anxieux que je n'arrive pas à parler » mais pourquoi est-il anxieux ? « parce que c'est pas facile de discuter avec des gens qu'on ne connaît pas ».

C'est ce qu'on appelle une cognition irrationnelle car elle se présente comme une vérité universelle, alors que la moitié de la population éprouve un vrai plaisir à discuter avec des gens inconnus.

Nos cognitions génèrent, ou pas, des émotions qui vont ensuite avoir une répercussion sur le corps et dans les comportements. Aussi, quand l'on note les cognitions, ou que l'on demande aux patients de les noter, il faut écrire exactement les mots de la cognition ; elle doit être repérée telle qu'elle est prononcée dans le dialogue intérieur ou dite à quelqu'un d'extérieur.

Nous avons tous des cognitions irrationnelles mais certains en ont plus que d'autres. Certaines sont tellement irrationnelles qu'elles nous empêchent de faire ce que nous souhaiterions réellement, quel que soit le domaine.

Nous répondons tous à des schémas pré-établis par notre famille, notre milieu, notre religion, notre orientation politique, notre génération, le fait d'être homme ou femme, etc. En conséquence, on ne fait pas nécessairement ce que l'on veut, avec l'idée que l'on a loupé beaucoup de choses dans sa vie. Et souvent ce n'est pas qu'une idée.

L'approche cognitive, qui va permettre d'identifier et de confronter ces cognitions irrationnelles, est donc très importante. Elle va permettre de relativiser les choses, sans faire du positivisme à tout prix, ça n'a rien à voir.

Il ne s'agit pas d'un système de conviction, pour vérifier si ce que je dis est faux mais de vérifier si c'est vrai.

Il faut confronter les cognitions, les unes après les autres, et d'abord celles qui semblent au patient les plus importantes, urgentes, celles qui déclenchent le plus d'émotions. Vérifier si ses cognitions sont en accord avec son réel. Pas la réalité, la réalité des autres n'a pas d'importance, mais son réel. Cette confrontation se fait grâce à une démarche de questionnement ouvert.

SCHEMA DE ELLIS
(Modifié par Isabelle NAZARE-AGA)

Evénement
(Un fait)

Ex: Je suis en réunion professionnelle ou amicale. Gens aimables.

Pensées, interprétations, croyances
Cognitions

Pensées et croyances
rationnelles

*ex : « Les gens sont souvent sympas »
« J'ai ma contribution à apporter. »
« Toutes les idées sont recevables. »
« Plus on échange, plus on avance. »*

Pensées et croyances
irrationnelles

*ex: « Je vais dire une sottise : ce serait horrible ! » « Je ne suis pas cultivé »
« Quand on ne sait pas, on se tait », « Je ne suis pas à la hauteur : ils vont le voir »
« Les autres sont plus intéressants que moi. »*

Décision ou comportement rationnel

ex : Je participe de façon spontanée à la conversation. Je développe mes opinions. J'écoute. J'acquiesce...

Réactions somatiques

*ex : Tensions musculaires,
moiteur, respiration bloquée,
chaleur, gorge nouée, rougeur...*

Emotions négatives exagérées

*ex : **Je me sens** anxieux, démuni, craintif,
tendu, pessimiste, seul, pas aimé.
incertain, frustré, coincé.*

Comportement inadapté ou inhibition

*ex : Je ne participe pas spontanément à la discussion.
Je réponds de façon brève aux questions.*

Quelles questions peut-on poser en Stratégie Rationnelle Emotive (SRE) ?

1. *A combien j'y crois, entre 0 et 100 % ?*

Même les grands névrosés savent que leurs cognitions irrationnelles ne sont pas tout à fait vraies. Et même les adolescents, qui sont dans une période de grande exagération, vont vous répondre 99%. Cela peut agacer la personne qui, parfois, aime bien croire ce qu'elle croit, mais cela lui permet de raisonner et pas seulement d'être dans le discours.
2. *Donc il y a x chances sur 10 pour que cela soit vrai ?*

(ex : Si j'ai répondu 80 % à la première question, x = 8 à la deuxième)
3. *Qu'est-ce qui me le prouve ?*
4. *Y a-t-il d'autres raisons qui puissent expliquer (le fait) ?*

Cette question est très importante car elle permet de réfléchir à d'autres explications.
5. *(Enumérez les autres raisons) Est-ce possible ?*

Lorsque la personne n'arrive pas à trouver d'autres explications, vous pouvez la mettre sur la voie avec cette question tout en partant de ce qu'elle vous a déjà dit : « vous m'avez dit que... est-il possible que... »
6. *Qui a dit cela ?*
7. *A-t-il (elle) eu toujours raison ?*
8. *(suite) Pourquoi, cette fois-ci, a-t-il (elle) eu raison ?*

Ces questions permettent de réaliser que l'on donne du crédit à des personnes qui n'ont pourtant pas toujours raison mais qui, par contre, sont dévalorisantes.
9. *Qui "on" ?*
10. *Est-ce que je pense à une personne en particulier au lieu de "les gens" ou "on" ?*

Identifier les ON permet souvent de s'apercevoir qu'il ne s'agit que d'une seule personne.
11. *Qu'est-ce que je risque réellement ?*
12. *Est-ce un vrai risque ?*
13. *Au pire, qu'est-ce qu'il se passe ?*
14. *Et alors ?*
15. *Toujours ?*
16. *Jamais ?*
17. *Tout le monde ?*
18. *De toute façon ? Quoique j'y fasse ?*

Toutes ces questions permettent de relativiser, de faire remonter des expériences, même très peu nombreuses, où ce que la personne redoute n'a pas eu lieu.
19. *Est-ce que cela peut vouloir dire autre chose ?*
20. *Y a-t-il une loi qui m'oblige à cela ?*
21. *Est-ce qu'il faut absolument ou vaudrait-il mieux ?*

Là vous identifiez les injonctions *il faut*, *on doit*. Les premières réponses sont souvent « oui ». Pourtant, derrière les activités que nous réalisons et dont parfois nous nous plaignons, il y a, la plupart du temps, des buts positifs pour nous.
22. *Suis-je réellement quelqu'un de (adjectif) ?*

Il peut arriver que quelqu'un se dise « nul » pour une activité alors qu'en réalité il manque simplement de motivation ; souvent rien ne l'oblige à en avoir pour celle-ci mais il pourrait en avoir pour une autre.
23. *Est-ce parce que je fais (ceci) que je suis obligatoirement (cela) ?*
24. *Est-ce vrai ?*
25. *Cela m'arrive t-il très souvent ?*
26. *Est-ce vraiment catastrophique ou horrible ?*

Plus on se victimise, plus on utilise des termes comme catastrophe, horrible, affreux. Est-ce que c'est vraiment catastrophique ou est-ce simplement gênant ? dommageable ?

27. *Si le pire peut se produire, comment puis-je choisir de limiter les dégâts ?*
28. *Comment puis-je être aussi sûr(e) des pensées d'autrui ?*
29. *Qu'est-ce qui me vaut ce pouvoir là ?*
30. *Est-ce que cela remet en cause ma valeur pour autant ?*
31. *Pourquoi fais-je un lien entre (le fait) et la signification que j'y mets ?*
32. *Etait-ce exactement les mêmes circonstances ?*
33. *Est-ce parce que c'est arrivé dans le passé que cela doit nécessairement se reproduire ?*
34. *Quelle loi de la nature obéit à cela ?*
35. *Comment ma personne peut-elle être si sûre du futur ?*

En résumé, cela peut prendre du temps, mais l'objectif de toutes ces questions est d'amener la personne à envisager les choses sous un autre angle. Et elles y arrivent.

Les cognitions répertoriées chez les clients des personnes prostituées : elles sont liées à la timidité, l'idéalisation, l'anxiété de performance ou l'hostilité.

Extraits du rapport d'étude « Les clients en question »

Les cognitions liées à la timidité en général :

- 1- *j'ai toujours eu de la difficulté à aller vers les femmes.* Cela ressemble à un constat mais il y a une cognition dessous : ce sera toujours pareil.
- 2- *Déjà, je suis timide.*
- 3- *J'ai toujours l'impression de gêner.* Les personnes qui ont ces cognitions ont en général de la difficulté à demander.
- 4- *Les copains avaient beaucoup d'aventures, je crois qu'ils avaient naturellement le charme que je n'avais pas.* La cognition est « moi je n'ai pas de charme ».
- 5- *J'ai peu d'occasions de rencontrer des femmes, je ne sors pas...* La personne fait une inversion de conséquences, c'est plutôt parce qu'il ne sort pas qu'il n'a pas d'occasions.

Les cognitions liées à la timidité envers les femmes ou l'idéalisation :

- 6- *Lorsque je vois une femme, je ne vais quand même pas l'accoster !*
- 7- *Je ne sais pas comment faire, je suis un peu dérouté par les femmes.*
- 8- *On me disait que j'étais trop galant.*
- 9- *Je suis pris par des idées un peu romantiques, très chevaleresques. Les femmes, je les idéalise beaucoup.* Il y a bien une prise de conscience, mais il ne sait pas comment ne plus les idéaliser.
- 10- *Les femmes ne me voulaient pas.* Sous entendu, elles ne me veulent toujours pas.
- 11- *J'ai peur du jugement des femmes, qu'elles se fichent de ma tête, sur tous les plans, intellectuel, physique, qu'elles se moquent de moi... qu'elles me tournent en ridicule.*

12- *Parler à une femme dans la rue, ça va être mal perçu. Une prostituée, elle, elle vous parle parce-qu'elle a un truc à gagner. Autrement dit, il faut que les femmes aient des trucs à gagner pour vous parler.*

Les cognitions liées à l'Anxiété de performance

- 13- *Avec ma femme, j'ai toujours l'inquiétude que cela ne va pas être bien pour elle.*
- 14- *Pour les hommes, c'est pas pareil, il faut y arriver.*
- 15- *Je m'y prenais mal ou je n'étais pas assez beau.*
- 16- *Faut avoir un physique, faut avoir l'âge, les aventures, ça ne se fait pas... n'est pas Casanova qui peut.*
- 17- *Je n'étais pas grand, mais enfin je n'étais pas vilain. Pour la personne qui en parle, c'est important, il ne faut pas être vilain et il faut être grand pour plaire.*
- 18- *Quand on est jeune, on est toujours beau : c'est typiquement une croyance.*

Les cognitions pour combler l'angoisse

- 19- *J'étais seul après mon divorce, j'étais toujours déprimé.*
- 20- *Je suis toujours à chercher mon complément.*
- 21- *Si je suis seul le soir et que je sens une angoisse, c'est souvent là où je sors chercher une femme dans la rue. C'est un constat mais derrière il y a des cognitions du type « chercher une femme dans la rue, ça va te désangoisser ».*
- 22- *C'est un peu un changement de personnalité. La journée, le monsieur très bien et la nuit, c'est le loup garou qui sort chercher des femmes.*
- 23- *C'est une façon d'échapper à cette angoisse. Ce qui est irrationnel, c'est d'affirmer qu'on échappe à l'angoisse, il faudrait voir si cela le fait vraiment échapper à l'angoisse.*

Les cognitions liées à l'hostilité envers les femmes

- 24- *Je ne voulais pas d'emmerdements.*
- 25- *J'ai eu du mal dans ma vie à voir la femme comme une âme vivante tel qu'un homme, plutôt un objet...*
- 26- *Je ne vais pas être un bon mari, je suis un peu violent. Si elle m'emmerde un peu, ça va mal se terminer tout ça. Je me connais. : Il ne croit pas pouvoir changer cela.*
- 27- *On n'est pas patient, on veut tout, tout de suite. On paye, c'est facile. Mais on n'est pas heureux. Le ON est souvent utilisé.*

Comment confronter des cognitions par la Stratégie Rationnelle Emotive (S.R.E. d'Albert Ellis)

Exemples donnés par Isabelle NAZARE-AGA. Ajoutez vos propres questions.

Celles qui sont proposées ici permettent une application de la thérapie cognitive.

Face aux pensées et croyances relatives à la timidité, la personne constate sa timidité et se renforce dans ce schéma

1- J'ai toujours eu de la difficulté à aller vers les femmes.

Pourquoi ?

Il faut aller chercher les autres cognitions, comme « j'ai pas de charme », « elles vont me remballer ». La réponse amènera à une autre confrontation.

Cela veut-il dire que vous en aurez toujours ?

Là encore, il faut attendre la réponse pour rebondir.

Comment pourriez-vous apprendre à ce que cela ne soit plus le cas ?

2- Déjà, je suis timide.

Et c'est fichu ?

Connaissez-vous des hommes timides qui ont une vraie compagne ?

Ce qui sous entend que c'est très courant.

Saviez-vous que 51 % de la population française ressentent une anxiété en société ?

Saviez-vous que cela se traite ?

3- J'ai toujours l'impression de gêner.

Quand vous dites cela, vous n'agissez pas beaucoup n'est-ce pas ?...

Généralement, ils vont vous répondre non.

Comment vérifiez-vous que vous gênez réellement ?

Souvent, ils ne savent pas quoi dire puisqu'ils n'agissent pas beaucoup. Ils ne le vérifient plus. C'est le problème de l'évitement. A force d'éviter, on reste sur sa cognition, on la renforce, on peut la garder 30 ans sans avoir jamais vérifié sa véracité.

Savez-vous faire la différence entre quelqu'un de « gêné » et quelqu'un qui ne l'est pas en votre présence ?

Là aussi, ils ont des distorsions cognitives, c'est-à-dire une perception, et ils ne savent pas décrire précisément comment, dans le comportement humain, le code « vous me gênez » est réaliste ou pas.

Au pire des cas, si cela arrive une fois, gêner quelqu'un dans une situation veut-il dire que vous gêneriez tout le monde ?

La gêne peut être généralisée ou peut s'appliquer aux femmes avec l'impression de gêner en draguant.

4- Les copains avaient beaucoup d'aventures, je crois qu'ils avaient naturellement le charme que je n'avais pas. (cognition sous-jacente : **Soit c'est naturel, soit c'est fichu**).

Finalemnt, vous vous dites « Soit c'est naturel, soit c'est fichu ! », n'est-ce pas ?

C'est une reformulation interprétative mais le « n'est-ce pas » vous permet de vérifier ce qu'il veut dire. Peut être qu'il va vous dire « non ça veut surtout dire que moi j'avais pas de charme », dans ce cas vous confrontez sur cette cognition là.

Croyez-vous qu'il n'y ait que le charme qui joue ?

Peut-on être charmant ou même beau et tout de même avoir de la difficulté à initier ou maintenir une relation amoureuse ?

Il se fait croire que grâce au charme, ça marche. Il faut lui faire envisager, avec un exemple qu'il peut avoir en tête, que même beau et charmant on peut avoir des difficultés. Il faut l'amener à donner de l'importance aux comportements.

Cela peut-être dû à quoi ?

Est-ce que les attitudes, les comportements, le savoir-faire vous donneraient une meilleure chance ?

Ceci pour l'aider, s'il n'a pas d'exemple, et pour le dérouter par rapport au charme.

5- J'ai peu d'occasions de rencontrer des femmes, je ne sors pas...

C'est donc uniquement parce que vous ne sortez pas que vous n'avez pas d'occasions ?

Là aussi, cela peut être un faux prétexte. Il peut répondre « non parce que quand je suis sorti, c'était pas mieux ».

**Face aux pensées et croyances relatives à la timidité
envers les femmes**

6- Lorsque je vois une femme, je ne vais quand même pas l'accoster !

Qu'entendez-vous par accoster ?

Ce n'est pas anodin comme terme.

Dans la rue ?

Est-ce le seul endroit possible où l'on peut aborder une femme ?

Ici on remplace le verbe accoster par aborder.

7- Je ne sais pas comment faire, je suis un peu dérouté par les femmes.

Que vous dites-vous pour être dérouté par les femmes ?

La réponse a beaucoup d'importance, vous allez continuer la démarche à partir de la réponse.

Aimeriez-vous avoir quelques tuyaux pour avoir un comportement plus adéquat ?

Là, on est plutôt dans le comportemental, tout dépend de votre démarche professionnelle. Beaucoup d'erreurs chez les anxieux sociaux relèvent d'un manque de savoir-faire.

Pour les phobiques sociaux ou les anxieux sociaux timides, on remarque souvent que l'un ou les deux parents n'invitaient pas différentes personnes à la maison pour prendre l'apéritif, manger, ou autre ; c'étaient toujours les mêmes membres de la famille, s'il y en avait, ou les mêmes amis de 15 ans, ou le même couple, etc. Donc, ça part bien d'un modèle.

La thérapie cognitive ne suffit pas pour les gens qui ne savent pas qu'une phrase va mieux marcher qu'une autre pour aborder une femme ; « Tu viens boire un pot, là » a moins de chances de marcher avec une femme que vous connaissez peu que « j'aimerais bien avoir un moment avec vous, mieux vous connaître, si vous voulez on peut aller boire un verre, ou un thé comme vous voulez ». La femme se sentira moins agressée car elle a le choix ; le mot « pot » n'est pas vraiment adapté. Même si les femmes, bien sûr, sont toutes différentes. Des hommes peuvent ainsi rater leur première approche. Des jeux de rôles sont utiles dans ces cas là, pour avoir une approche respectueuse, non hostile.

8- On me disait que j'étais trop galant.

Qui vous disait cela ?

Souvent ce sont les hommes qui disaient cela.

Est-ce un défaut ou une qualité d'être galant ?

Pour les femmes en général c'est une qualité mais beaucoup d'hommes ne le savent pas.

Selon vous, les femmes préfèrent-elles les hommes galants ou pas ?

Attention toutefois avec ces questions de ne pas rentrer dans le débat ; c'est un code comportemental comme de se lever pour les personnes âgées, est-ce-que c'est de la galanterie, de la politesse, de la déférence, une empathie ? Appliquer un code ou ne pas l'appliquer est déjà significatif. On pose la question mais sans donner son propre point de vue.

Comment pourriez-vous le savoir ?

Demander à quelqu'un d'extérieur son point de vue permet de vérifier si ce qu'il pense est juste.

9- Je suis pris par des idées un peu romantiques, très chevaleresques.

Lesquelles ?

Ces idées là vous empêchent-elles de rencontrer aussi une femme romantique ?

Aimeriez-vous plaire à une femme qui apprécie un homme romantique et chevaleresque ?

Est-ce possible ?

10- Les femmes, je les idéalise beaucoup.

Vous imaginez quoi ?

11- Les femmes ne me voulaient pas.

Aucune ?

Est-ce que cela veut dire que vous ne plairez à aucune femme dans le futur ?

Si vous n'essayez pas, comment le saurez-vous un jour ?

Souvent, ils partent d'un constat d'échec, et les gens timides n'ont pas besoin de faire beaucoup d'échecs pour conclure que ça ne marche pas. Du coup ils passent des décennies sans essayer. Donc, ils confirment leurs cognitions puisqu'ils n'ont toujours pas de relations réelles.

12- J'ai peur du jugement des femmes, qu'elles se fichent de ma tête, sur tous les plans, intellectuel, physique, ...qu'elles se moquent de moi... qu'elles me tournent en ridicule.

Pourquoi le feraient-elles ?

Vis-à-vis de vous ?

Il faut souligner le Vous pour faire un ancrage auditif ; on ne parle pas des hommes en général, on parle de lui.

Par méchanceté ?

Les adultes se moquent-ils comme les enfants ?

Tourner un homme en ridicule est une intention plutôt méchante voire perverse, cela vous est-il déjà arrivé ? C'est un des rares moments où l'on fait un jugement « plutôt méchant ».

Face aux pensées et croyances relatives à l'anxiété de performance

13- Avec ma femme, j'ai toujours l'inquiétude que cela ne va pas être bien pour elle.

Lui avez-vous déjà demandé si c'était bien pour elle ?

Souvent ils ne le demandent pas.

Lui avez-vous parlé sincèrement de cette inquiétude ?

Qu'a-t-elle répondu ?

14- Pour les hommes, c'est pas pareil, il faut y arriver.

A quoi ?

C'est une question importante car ils vous parlent d'aborder une femme mais sous le « y arriver », il y a une anticipation anxieuse de la performance sexuelle ; avant même d'avoir rencontré une femme.

En avez-vous déjà parlé à des femmes ?

15- Je m'y prenais mal ou je n'étais pas assez beau.

Il y a deux choses dans ce que vous dites : « soit, je m'y prenais mal »...

Avez-vous réussi à vous assurer de cela ?

Vous ne semblez pas savoir si c'était le cas...

Avez-vous éventuellement tenté de vous y prendre mieux ?

Avez-vous demandé à la femme en question ?

Vous dites aussi : « soit je n'étais pas assez beau »...

Pour plaire ou pour faire l'amour ?

Connaissez-vous des hommes sans véritable beauté qui ont une vie amoureuse tout de même ?

Face aux pensées et croyances pour combler l'angoisse

16- J'étais seul après mon divorce, j'étais toujours déprimé.

Seul, sans femme, ou seul sans amis ?

Est-ce à dire que lorsque vous alliez payer une prostituée, vous n'étiez plus déprimé après ?

Pourquoi faites-vous un lien entre la déprime et la sexualité ?

Est-ce que le sexe rend moins déprimé, d'après votre expérience ?

17- Je suis toujours à chercher mon complément.

Vous voulez dire « complément » dans quel sens ?

Plus vous allez vers les prostituées, plus vous avez des chances de trouver votre complément ?

Le ton que vous emploierez rendra ou non cette question moralisante.

Des femmes comme cela existent-elles ?

Vous avez baissé les bras ?

(Si oui)... Donc, vous ne cherchez plus ?

Face aux pensées et croyances générant l'hostilité envers les femmes

18- Je ne voulais pas d'emmerdements.

Est-ce que toute personne qui vivrait avec vous serait emmerdante à vos yeux ?... etc.

Vous vérifiez si ce sont les femmes ou seulement une personne, qui vivrait au quotidien avec lui.

Ce sont des exemples de questions mais vous pouvez en trouver d'autres. Elles vous permettent d'obtenir une information complémentaire par rapport à la signification que la personne met derrière un verbe, adjectif, mot, ou de vérifier et de faire vérifier à la personne, que ce qu'elle se dit n'est peut être pas aussi réaliste, dans son vécu et dans le vécu général aussi, que ce qu'elle pense. Cela ouvre des portes. Cette démarche est utile pour les adultes comme pour les enfants. Professionnellement et individuellement pour générer un nouveau comportement, une nouvelle attitude, une nouvelle ouverture.

Bibliographie

1) **APPROCHER LES AUTRES, EST-CE SI DIFFICILE.** Isabelle NAZARE-AGA, Ed. De l'Homme. Diffusé par INTERFORUM.

2) **S'AIDER SOI MEME.** L. AUGER. Ed de l'homme. Diffusé par INTERFORUM.

3) **LES THERAPIES COGNITIVES.** Dr Jean COTTRAUX, Ed. Retz.

4) **PRECIS DE THERAPIE COGNITIVE.** Dr C. MIRABEL-SARRON et Dr B. RIVIERE, Ed. Dunod.

5) **LA THERAPIE COGNITIVE.** Philippe BRINSTER, Ed. Marabout.



LA PREVENTION DES EFFETS DE LA PORNOGRAPHIE SUR LES ADOLESCENTS.

L' EDUCATION A L' IMAGE EST-ELLE UNE REPONSE ?

Mme Marie Choquet,
Directrice de recherche Inserm.

Mr François Laboulais,
Chargé de mission « Enfants écrans, jeunes et médias », CEMEA.



Cet atelier n'a pas été enregistré.

*Les personnes intéressées par l'éducation à l'image
trouveront ici la présentation du dispositif « Ecrans
mômes » présenté par Mr François Laboulais,
CEMEA.*
